

Octobre 1944
MONTREAL

Relations

LES ESPACES LIBRES À MONTRÉAL

Charles-Édouard CAMPEAU



LE PROBLÈME RACIAL AUX ÉTATS-UNIS

Joseph-H. LEDIT



UN ÉCRAN DE FUMÉE

Émile GERVAIS



- La protection des jeunes filles à Montréal
- F. Marie-Victorin, universitaire catholique
- En pleine bonzerie — Au fil du mois

S O M M A I R E

OCTOBRE 1944

Éditoriaux 253

L'ÉTABLISSEMENT DES RURAUX. — UN COLLÈGE DU TRAVAIL. — SOLUTION PAROISSIALE. — UNE FRANCE GRANDE ET FORTE. — INSTRUCTION OU CARACTÈRE ?

Articles

LE PROBLÈME DES RACES AUX ÉTATS-UNIS. Joseph-H. LEDIT 255

LES ESPACES LIBRES À MONTRÉAL. Charles-Édouard CAMPEAU 258

ÉCRAN DE FUMÉE. Émile GERVAIS 262

VIEILLE HISTOIRE AU NOUVEL-ONTARIO. Lorenzo CADIEUX 265

Commentaires 266

La C. T. C. C. et l'atelier fermé. — Unité ou union nationale. — Au fil du mois: *Problèmes d'Acadie*; *Pierres de bonne entente*; « *A pleines voiles* »; *Affaire d'argent*; *Bouclier de la France*; *Les cartels sous observation*.

Chroniques

LA PROTECTION DES JEUNES FILLES À MONTRÉAL. Sœur MARIE GÉRIN-LAJOIE 268

UN UNIVERSITAIRE CATHOLIQUE. Louis-Philippe AUDET 270

EN PLEINE BONZERIE. Louis BOUCHARD et Léo-Paul BOURASSA 271

HORIZON INTERNATIONAL 274

Amérique Latine. — Colombie. — Uruguay. — Équateur. — Pays Slaves.

L'ÉCOLE DES BIBLIOTHÉCAIRES. . J.-A. BRUNET 279

Livres récents 277

Recueillement —

Affinités — Devoirs — Spiritualité. Albert PLANTE

Race, Nation, Person. Richard ARÈS

Principes d'une politique humaniste. Frédéric SAINTONGE

Le Canada par l'image. Lucien ÉTHIER

Normandie et Bretagne. Alexandre DUGRÉ

Géographie de mille hectares. Albert ROY

La Chesnaie. Jacques TREMBLAY

Interviews imaginaires. René LATOURELLE

Jean Christophe }
Vie de Beethoven } Paul BÉLINAU

Brochures et plaquettes.

En trois mots 280

NOS COLLABORATEURS

Le P. Joseph-H. LEDIT, S. J., rapporte de son dernier voyage aux États-Unis des considérations puisées dans un milieu où Noirs et Blancs voisinent nombreux. — M. Charles-Édouard CAMPEAU est ingénieur au Service de l'Urbanisme de la ville de Montréal. — Les problèmes d'éducation et de culture n'ont cessé d'intéresser le P. Émile GERVAIS, S. J., qui fut pendant dix ans professeur de lettres. — Le P. Lorenzo CADIEUX, S. J., professeur de Rhétorique au Collège du Sacré-Cœur de Sudbury, est l'un des fondateurs de la Société historique du Nouvel-Ontario. — Sœur Marie GÉRIN-LAJOIE est la fondatrice et la supérieure générale de l'Institut Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Montréal. Cet Institut s'occupe spécialement d'œuvres sociales féminines. — M. Louis-Philippe AUDET est l'auteur de l'ouvrage *le Frère Marie-Victorin*, ses idées pédagogiques. — Les PP. BOUCHARD et BOURASSA, missionnaires en Chine, ont visité les bonzes; le P. Bouchard est actuellement supérieur au Musée chinois de Sillery et le P. Bourassa est interné à Shanghai par les Japonais. — M. J.-A. BRUNET, bachelier en bibliothéconomie, est directeur des bibliothèques de la Commission des Écoles catholiques de Montréal.

RELATIONS

REVUE DU MOIS

Directeur: Jean-d'Auteuil RICHARD

Rédacteurs: Jacques COUSINEAU, Joseph-H. LEDIT, Alexandre DUGRÉ, Émile BOUVIER, Jacques TREMBLAY, Émile GERVAIS.

Secrétaire de rédaction et administrateur: Paul RACINE

Prix de l'abonnement: \$2.00 par année

A l'étranger: \$2.50
Pour les étudiants: \$1.50

Publiée par

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

Centre de documentation, d'information et d'action sociale, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

Directeur: Joseph-Papin ARCHAMBAULT

ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1961, rue Rachel Est
MONTRÉAL

Tél.: CHerrier 3101
CANADA

Relations

IV^{ème} année, No 46

École Sociale Populaire, Montréal

Octobre 1944

É D I T O R I A U X

L'établissement des ruraux

BON AN, MAL AN, 75,000 adolescents ne rentrent plus aux écoles en septembre: ils cherchent du travail, même les jeunes filles, pour gagner leur vie et préparer leur mariage. C'est tout le problème social du Québec. Jusqu'à 1929, l'émigration suicidaire avalait ces beaux surplus de jeunesse, qui pourront demain, Dieu merci, conquérir et travailler pour nous, — à condition que nous les mettions au travail, en mesure de se créer un foyer en créant du pays.

Les dix années qui se vivent entre l'école et le mariage doivent servir à préparer ce foyer. Car il ne suffit pas de s'aimer, il faut un salaire ou une terre. Les jeunes des villes se tireront d'affaire, s'ils ne se font pas couper l'herbe sous le pied par les immigrants d'Europe ou des campagnes. La plus courte prévoyance nous enjoint de bloquer l'immigration massive — on sait laquelle — et d'ouvrir des terres aux fils du sol pour qu'ils ne viennent plus engorger le marché du travail et frapper des nœuds qu'ils ne soupçonnaient pas.

Les discours d'élections et de banquets jettent des fleurs à « la vaillante classe agricole, à la chère jeunesse, au riche capital humain ». Si la ferme pouvait être sauvée par des mots, elle serait joliment prospère, et peuplée à la limite. Il lui faut du plus solide que l'air battu des gosiers. Il lui faut des agrandissements aux cantons à prendre, un recrutement des surplus de paroisses, un accès facile aux régions nouvelles, d'abord libérées des compagnies forestières; il lui faut des subsides mesurés à l'importance numéro *un* de cette transplantation de notre meilleure jeunesse, une modernisation du défrichement par la mécanique puissante, une préparation des lots, non seulement par l'ouverture de routes, mais dans une précolonisation par la coupe systématique du bois qu'on vendrait au profit de la terre faite et des bâtisses, en sorte que le colon n'arrive plus dans la sauvagerie, mais dans une maison prête à habiter, sur une terre prête à produire.

Nous avons des gens qui veulent des champs: il faut des agents qui recrutent et de l'argent qui aide à la conquête la plus constructive, la plus intelligente et la plus apostolique, avant que les réfugiés ne deviennent premiers occupants de nos cantons à prendre.

L'Aide à la Colonisation, née du Congrès de la Colonisation du printemps dernier, a entrepris la tâche de remuer l'opinion publique et de déterminer un courant qui entraînera nos gouvernants vers une politique rationnelle et vigoureuse. La journée d'études qu'elle vient de tenir à Québec, couronnée par une séance publique où le nouveau ministre de la Colonisation a fait d'intéressantes déclarations, donnera de bons fruits. Nous pouvons espérer que se réaliseront les désirs de notre meilleur peuple; il n'y a pas de stock mouillé sur la ferme; ce qui fait le pays ce sont les paysans.

Un collège du travail

DEPUIS 1933, l'École Sociale Populaire tenait l'été une session d'une semaine pour les dirigeants de toute classe sociale et de toute profession désireux de répandre la doctrine sociale chrétienne après s'en être pénétrés. Ce fut l'*École de formation sociale* de Vaudreuil, puis de Boucherville à partir de 1941.

Devant les besoins immenses de la classe ouvrière et les perspectives qui s'ouvrent maintenant devant le syndicalisme d'inspiration chrétienne, devant l'évolution rapide de la législation sociale et ouvrière chez nous, l'École Sociale Populaire a résolu de tenir cet été cinq sessions pour les dirigeants syndicalistes de différents coins de la province. Ces journées d'études eurent lieu à Chicoutimi pour les groupes venus de toute la région du Saguenay et du Lac-Saint-Jean, à Charlesbourg pour ceux de la région de Québec y compris Plessisville et Montmagny, à l'île Saint-Ignace, près Berthier, une première fois pour ceux de Joliette, de Shawinigan, des Trois-Rivières et de Drummondville, une deuxième fois pour ceux de Granby et de Saint-Hyacinthe, et une troisième pour ceux de Sorel et des environs.

Les sessions s'ouvraient le vendredi soir pour se terminer le dimanche après-midi; cinq cours sont donnés par des compétences prises, selon les sujets, dans le monde syndical, juridique ou sociologique. L'étude porte partout sur la *convention collective de travail*, son importance pour le mouvement syndical et l'organisation professionnelle, sa nature et sa structure juridique, ses éléments essentiels, ses conditions économiques et lé-

gales, et la psychologie de sa négociation. Une méthode adaptée de travail, à base d'abord d'échange par petits groupes puis de cercle ou forum général, permet l'assimilation par tous de cette matière abondante et substantielle. L'atmosphère est gaie, parce que l'étude y est coupée de jeux et faite dans un décor champêtre: la messe du matin, précédée d'une courte allocution, la rend spirituellement tonifiante.

Près de deux cents chefs ouvriers participèrent cet été à ces journées d'études. Et d'autres régions s'appêtent à organiser bientôt d'autres sessions.

Un véritable *Collège du Travail* vient donc d'être fondé par l'École Sociale Populaire avec le concours des syndicats nationaux pour donner une élite à notre classe ouvrière et plus de chefs au mouvement ouvrier chrétien. A son degré moyen, le Collège aura toujours un caractère itinérant comme cet été; mais d'ici quelque temps, ce Collège aura son degré supérieur et donc un enseignement permanent.

Une France grande et forte

LA CONFÉRENCE DE QUÉBEC, la France n'était pas présente. De Gaulle s'en est plaint. Le général Smuts, parlant peut-être pour d'autres, ne voyait hier de grands pays que l'Empire britannique, les États-Unis et la Russie. « On acceptera la France, si elle se relève », déclare M. Tom Connally. Mais qui donc a laissé écraser cette France? Qui donc lui a infligé le Traité de Versailles, malgré Foch? Qui a empêché l'occupation de la Rhénanie? Qui a aidé au relèvement financier de l'Allemagne, lui permettant ainsi de monter sa formidable machine d'agression? Qui se déclarait prêt à soutenir à fond la Pologne?... L'ignorance a des limites. Après la chute de Napoléon, la France, *alors ennemie*, n'en menait pas large, et pourtant le tsar Alexandre ajoutait de sa main à la déclaration des Alliés spécifiant l'intégrité de la France: « Ils peuvent même faire plus, parce qu'ils professent toujours le principe que, *pour le bonheur de l'Europe, il faut que la France soit grande et forte.* » Qu'on n'aille pas oublier dans les Conseils de la Paix que l'Europe de 1944, comme celle de 1815, a besoin d'une France grande et forte à l'ouest, et — faut-il le rappeler — d'une Pologne libre et indépendante à l'est et même d'une Italie libre et chrétienne, au centre.

Solution paroissiale

NOUS CONSTATONS avec joie que c'est vers la solution paroissiale que s'oriente de plus en plus l'organisation des terrains de jeux pour la jeunesse canadienne-française de la métropole. RELATIONS, pour sa part, a toujours prôné cette formule comme la plus adaptée à nos cadres sociaux, à notre philosophie de la vie, la plus capable de faire du terrain de jeux un champ d'éducation, un prolongement de l'école.

La troisième réunion annuelle de l'Œuvre des Terrains de Jeux de Montréal, tenue récemment au Club Canadien, marque, semble-t-il, une étape décisive dans cette évolution. L'O. T. J. entend se donner un caractère nettement paroissial: adoption d'une constitution qui prévoit la fondation de comités de loisirs paroissiaux, formation du conseil central par les délégués des paroisses. L'O. T. J. veut s'appuyer sur la paroisse pour faire son œuvre: c'est à la fois une garantie et une force.

Le choix comme président de M. Trefflé Boulanger, directeur des études à la Commission des Écoles catholiques de Montréal, souligne l'intention d'établir la liaison entre le terrain de jeux et l'école, entre la récréation et l'éducation. C'est de bon augure.

Mais la besogne est énorme. L'O. T. J. ne fait que commencer. Aussi importe-t-il de créer sans délai dans chaque paroisse un comité des loisirs qui voie à l'organisation des jeux chez les jeunes. Ce sont ces comités qui, selon les besoins de l'endroit, verront à obtenir des terrains de jeux pour les paroisses qui n'en ont pas ou pas assez, à faire exécuter les travaux de nivellement nécessaires ailleurs, à organiser l'accès des enfants aux cours des écoles, etc. Autant de problèmes complexes que le comité local ou l'O. T. J., selon le cas, devra résoudre en collaboration avec les autorités municipales et scolaires. Autant de questions auxquelles il faut intéresser les parents, puisque en définitive c'est sur eux surtout que repose le succès de l'œuvre.

Instruction ou caractère?

DEPUIS QUELQUE TEMPS, des organismes officiels ou privés, aux États-Unis et au Canada, ont entrepris de vigoureuses campagnes contre les maladies vénériennes. Mais la lutte porte-t-elle sur les points essentiels et les façons de la faire ne sont-elles pas souvent aussi nocives qu'utiles? Qu'une information, discrètement répandue, sur le fléau vénérien, ses causes et ses funestes conséquences, ait son utilité, nul n'en doutera! Mais certaines campagnes versent dans l'indécence, voire dans l'immoralité, quand elles tentent de dissocier formellement des maladies vénériennes l'élément moral si souvent en cause.

De vigoureuses protestations s'élèvent d'un bout à l'autre des États-Unis contre l'utilisation de certains services gouvernementaux, en particulier l'*Office of War Information*, pour cette triste propagande.

En définitive, le moyen décisif de lutte contre les maladies vénériennes, est celui qu'indiquait Gene Tunney dans un article retentissant du *Reader's Digest*: la pratique de la continence. Cela demande plus de caractère et de volonté que d'*information*, si complète et « scientifique » soit-elle. Que l'on fasse un peu plus appel aux forces religieuses et morales qui trempent les caractères et fixent les volontés dans le bien, et l'on verra diminuer rapidement les maladies vénériennes.

LE PROBLÈME DES RACES AUX ÉTATS-UNIS

Joseph-H. LEDIT, S. J.

LA RÉCENTE GRÈVE du transport, à Philadelphie, causée par la révolte des unions ouvrières contre la promotion de huit Noirs à des postes jusqu'alors réservés aux blancs, attira l'attention sur les États-Unis. Les mauvaises langues conclurent que le grand idéal démocratique américain n'était qu'un mensonge; il eût été plus équitable d'observer que l'opinion publique américaine a été, presque dans sa totalité, favorable aux Noirs, très sévère pour les grévistes. Qu'on lise, par exemple, l'éditorial d'*America* à ce sujet.

Laissons de côté les autres races ou groupements ethniques qui vivent aux États-Unis pour ne nous occuper que des rapports entre blancs et Noirs.

En réalité, il y a deux courants d'opinion sur la question noire aux États-Unis. Sur les principes, pas de controverse. Tous reconnaissent aux Noirs *en général* les mêmes droits, les mêmes devoirs qu'aux blancs. Dans la réalité concrète, à côté des nombreux Étatsuniens qui vivent leur idéal démocratique avec une émouvante et joyeuse sincérité, on trouve d'innombrables égoïsmes *particuliers* qui, *réunis ensemble*, constituent une force d'oppression dont on n'a pas idée: unions ouvrières qui craignent que les Noirs accaparent des positions auxquelles tiennent les blancs; propriétaires apeurés à l'idée de voir leurs immeubles se déprécier par le voisinage des Noirs; éducateurs fanatiquement anxieux de garder leurs écoles « distinguées »; blancs du Sud épouvantés de voir leur situation privilégiée s'ébranler si jamais les Noirs venaient à participer à la politique. En un mot, toutes ces oppressions ont une même base unique: la peur! Cette peur, étant la chose la plus antiaméricaine, la plus inavouable, la plus insensée du monde, doit être couverte par des motifs nécessairement mensongers; d'où hypocrisie. Tel est le cancer d'ordre moral qui cause une grave préoccupation à quiconque s'intéresse à la destinée du Nouveau Monde.

Dans les États du Sud, les Noirs sont exclus du vote. Les lois locales donnent cependant d'autres raisons pour cette exclusion. A l'église, à l'école, dans les tramways et les chemins de fer, dans les hôpitaux, partout, les Noirs sont isolés comme des lépreux, même s'ils sont professeurs d'université. S'ils travaillent où il y a des blancs, c'est en qualité de domestiques, de nettoyeurs, de porte-faix, de cireurs de bottes, de porteurs d'eau, etc. J'ai souvent entendu cette histoire inventée, semble-t-il, pour justifier cet état de choses:

Quelque part en Nouvelle-Angleterre, un Noir se présente à diverses maisons pour demander l'aumône. On l'éconduit poliment, mais froidement. Il sonne à la dernière porte. Un homme lui crie avec un *Southern*

accent: « Espèce de propre à rien, comment oses-tu sonner à la porte de devant? Va derrière, à la cuisine. » Morale: au Sud, on maintient le Noir à sa place mais on s'occupe de lui, tandis qu'au Nord, on l'émancipe pour le laisser mourir de faim.

Ainsi, l'homme du Sud croit justifier ses injustices à l'égard du Noir par sa charité. Au Nord, d'ailleurs, même quand certaines restrictions sont ôtées, d'autres restent. Partout où ils sont en nombre, les Noirs sont relégués dans des quartiers spéciaux. Harlem, à New-York, est le plus connu, mais c'est la même chose dans tous les grands centres. Ghettos où les services publics les plus élémentaires sont mal entretenus, les parcs insuffisants, la police inadéquate. L'universelle conspiration des agents d'immeubles rend aux Noirs l'accès aux quartiers plus salubres à peu près impossible. Il leur est souvent difficile de fréquenter les mêmes églises, les mêmes écoles, les mêmes hôpitaux, les mêmes hôtels que les blancs. Exclus pour la plupart des unions ouvrières, ils ne peuvent améliorer leur situation sociale et économique qu'en triomphant de difficultés à peu près insurmontables.

Néanmoins, leur progrès a été sensationnel. Ils commencèrent par s'instruire, d'abord, dans leurs misérables églises noires, puis à l'école. Dans les États du Nord, ils eurent assez facilement accès aux écoles publiques. Quelques grandes institutions privées — Harvard fut une des premières — ouvrirent rapidement leurs portes à quelques-uns d'entre eux. Ils formèrent leurs professionnels. Ils ont aujourd'hui environ trois cents journaux ou revues. En 1942, 4,353 jeunes Noirs finirent leur collège; 3,756 en 1943. Ils ont leurs médecins, leurs avocats, leurs universitaires, leurs artistes, voire quelques millionnaires. Leurs ligues urbaines font peu à peu craquer les murs des ghettos noirs; ils envahissent des quartiers jusqu'ici réservés aux blancs. Leur société, peu à peu, se différencie. A côté d'un pitoyable prolétariat paraissent de brillantes élites; celles-ci sont souvent plus distinguées que celles des blancs, car le Noir a dû se soumettre à une discipline autrement austère. On ne pardonne rien au Noir qui veut réussir. Le Noir qui occupe un poste plus ou moins élevé dans les administrations municipales doit donner un service absolument parfait. Il le sait; il sait que sa race sera jugée d'après lui. Il acquiert, dans cette surveillance continue sur lui-même, une retenue, une maîtrise de soi, une dignité souveraine parce qu'elle doit nécessairement être alliée à la modestie courtoise qui est le signe distinctif du gentilhomme, de la grande dame.

Ces imposants progrès ont été réalisés en suivant une méthode toujours fidèle à elle-même. Le Noir fait appel à la justice, au *fair-play!* A capacité égale,

traitement égal. Toute injustice cause un tort plus grave à celui qui la commet qu'à celui qui la subit. L'oppression des Noirs à cause de leur couleur déshonore la race blanche qui s'en rend coupable. C'est la violation de l'idéal démocratique américain. Le fait que les blancs finissent souvent par reconnaître la justice des réclamations noires est la meilleure preuve de la vérité, de la vitalité de la démocratie américaine.

Quel a été le rôle de la religion dans l'émancipation des Noirs ?

Celui des Églises protestantes a été à peu près nul. Les Églises protestantes blanches, à peu près universellement, excluent les Noirs. Ces derniers ont dû constituer leurs propres organisations: les principales sont la *National Baptist Convention* (3,911,612 membres en 1942). Trois groupes méthodistes réunissent 1,562,979 Noirs; quelque 25,000 font partie de la *Colored Cumberland Presbyterian Church*. Une poussière de sectes réunit un nombre considérable de Noirs.

Il faut plus de nuance pour apprécier l'œuvre de l'Église catholique.

Par sa doctrine sur le Corps mystique du Christ, dans lequel il n'y a ni Juif, ni Gentil, ni blanc, ni Noir, mais seulement des membres du Christ, l'Église est un levain spirituel qui, tôt ou tard, exercera une profonde influence sur les masses noires et celles-ci, de plus en plus, apprennent à connaître la doctrine de l'Église.

Dès le début, un petit nombre de prêtres et de religieux se consacrèrent à la race noire. Mentionnons surtout les Pères de Saint-Joseph, les Sœurs du Saint-Sacrement fondées par Mrs. Drexel, les Pères du Verbe Divin, quelques Jésuites, quelques autres religieux et prêtres séculiers.

Cependant, ce grand effort de charité resta, jusque vers 1920, en grande partie stérile parce que, dans les États du Sud, les églises et écoles étaient manifestement insuffisantes; dans les États du Nord, on excluait presque partout les Noirs des églises et des écoles fréquentées par les blancs.

C'est alors qu'un jeune religieux, le jésuite William M. Markoe, dans une remarquable série d'articles qui parurent dans *America* (1919-1921), posa la question dans une lumière nouvelle. Au nom de la doctrine catholique sur l'unité de la race humaine, sur la rédemption universelle par le Christ et sur le Corps mystique, il établit le principe que partout où les catholiques noirs étaient incapables de se donner des églises et écoles, ils devaient être admis dans les institutions blanches.

En 1928, devenu curé d'une paroisse noire à Saint-Louis, il fonda le *Chronicle*, revue mensuelle qui devint plus tard l'*Interracial Review*, aujourd'hui brillamment dirigée par le P. La Farge, S. J., à New-York. Ce dernier, récemment promu rédacteur en chef d'*America*, publia un ouvrage considérable, *Interracial Justice*, qui lui valut les plus vifs éloges de Pie XI.

Ces idées catholiques sur l'égalité des races dans le Christ font doucement leur chemin. Des progrès considérables ont été réalisés depuis vingt ans. La plupart des institutions catholiques des États du Nord (pas encore toutes) ont ouvert leurs portes aux Noirs, — quelques-unes depuis une vingtaine d'années, d'autres tout récemment.

Cependant, nombre d'écoles, d'hôpitaux, de maisons de retraite des États du Nord pratiquent encore l'exclusion. Un jeune Noir se prépare à la prêtrise à Montréal parce qu'il n'a pas été admis au séminaire dans sa patrie (à Saint-Paul, cependant, il y a un séminariste noir). De plus, à peu près partout où les institutions catholiques ouvrent leurs portes aux Noirs, les institutions publiques d'État ou des établissements neutres privés l'avaient fait avant eux. Faudrait-il conclure que le principe démocratique a été plus puissant que le principe chrétien pour relever la race noire aux États-Unis, que l'idéal humanitaire a été plus efficace que la charité du Christ? Gardons-nous de réponses trop rapides, mais la question doit être posée. Et puis, même quand ils se présentent dans des institutions blanches, trop de Noirs ne savent pas s'ils y seront chrétiennement accueillis. Qu'on se rappelle les émouvantes pages de *Dark Symphony* où une jeune Noire demande à Dieu de ne pas perdre la foi si, un jour, on lui refuse la communion parce qu'elle est noire. Le livre parut il y a deux ans.

Que les catholiques américains nous pardonnent si nous étudions cette pénible question dans une revue étrangère. D'ailleurs, les magazines étatsuniens commentent volontiers ce qui se passe au Québec, en Amérique latine, sans se préoccuper outre mesure des réactions qui peuvent se produire dans les pays intéressés. Le *Carnegie Institute* invita un savant suédois, le Dr Gunnar Myrdal, à préparer un rapport sur la question noire aux États-Unis. Avec un détachement qui eût peut-être manqué à un observateur américain, le Dr Myrdal vient d'étudier son problème dans deux gigantesques volumes publiés sous le titre de *An American Dilemma*. La presse américaine les accepte avec respect et reconnaissance. Devenus le peuple le plus puissant du monde, les Américains ont surmonté la susceptibilité dont ils souffraient encore il y a quelques années.

Il y a deux ou trois ans, au cours d'une réunion à laquelle j'assistais, un prêtre se vanta publiquement de n'avoir même pas répondu à une invitation de Mme Franklin D. Roosevelt. Il ne voulait pas, ajouta-t-il, se mêler au « bunch of niggers » qui ne manqueraient pas d'assister à la réception. Inspirée par son idéal démocratique et même, si l'on veut, par la politique, la grande dame avait trouvé une attitude plus chrétienne que ce prêtre qui, semble-t-il, parlait et agissait en simple nouveau riche, en parvenu!

N'exagérons pas la portée d'un incident, mais ces catholiques, hélas par trop nombreux, qui refusent jus-

tice aux Noirs, n'agissent-ils pas sous une impulsion identique? Deux ou trois générations à peine les séparent de leurs pères qui vivaient, en Europe, dans des taudis ou des chaumières aussi misérables que ceux où ils refoulent leurs frères de couleur. Un parvenu ne fraye qu'avec ceux qui sont plus hauts que lui; il se dégraderait à causer avec quelqu'un qu'il vient de dépasser.

Un incident vieux d'un an! Une jeune catholique noire se présente à un collège catholique pour être admise comme étudiante. Pas d'autre collège catholique où elle puisse être admise à plus de huit cents milles à la ronde. Tout est en règle: elle paiera ce qu'il faut; elle a fini ses études inférieures avec la plus grande distinction; tous ses anciens maîtres et son curé la recommandent comme une jeune fille exemplaire. Elle pourrait se présenter à un collège non catholique voisin, qui, plus ancien et mieux établi, ne souffre pas des mêmes inquiétudes et celui-ci l'accueillerait à bras ouverts; mais elle veut obéir à la loi de son Église qui fait aux catholiques un devoir de conscience d'étudier dans des établissements de leur foi.

Que faire? L'éconduire sèchement? C'était possible il y a dix ans; aujourd'hui, c'est moins facile! L'admettre, alors? La directrice est assaillie de fantômes! Les *meilleures familles* (ah! ces meilleures familles! ces gens qui sont « de la haute » depuis hier matin!) ne retireront-elles pas leurs enfants? N'y aura-t-il pas de graves incidents, des *race riots*, que sais-je encore? Inimaginables les spectres que peut susciter l'épouvante et contre lesquels on prie à Complies:

*Procul recedant somnia
Et noctium phantasmata!*

Distinguée, souriante, mais tenace, la jeune Noire attend sa réponse! Qui sait si elle ne va pas faire de scandale, alerter les journaux qui écriraient de fameux articles sur l'intolérance du collège en question? Alors, c'est la panique!

On convoque des réunions extraordinaires: Board of Trustees, Conseil des Professeurs. On écoute, on discute. On écrit à l'Ordinaire qui se trouve placé, par cette démarche, dans une situation embarrassée. On pèse le pour et le contre du Plan.

Le Plan (avec un P majuscule), c'est simplement l'admission dans un collège catholique, non d'élèves juives, ou païennes, ou protestantes, ou nées de parents divorcés, ou asiatiques, (ceci n'entraînerait jamais tant d'émoi), mais d'une catholique, citoyenne américaine, dont la peau est noire. C'est tout. La montagne est en travail. Va-t-elle enfanter une souris?

Les réponses viennent; elles sont favorables au Plan. Pressenties, les élèves se disent heureuses de montrer que leur christianisme n'est pas en contradiction avec l'idéal démocratique de leur pays. La jeune Noire va-t-elle être admise? Eh bien, non! Le cas, ai-je dit, se présenta en 1943. L'école en question est encore im-

maculée. Attendez deux ou trois ans et elle ne le sera plus. Tenaces, les Noirs auront forcé la porte, mais ce n'est pas par esprit chrétien qu'on les aura admis; ce sera pour ne pas paraître antidémocratique et anti-chrétien devant une opinion publique qui aura fini par éclater.

Il y a de treize à quinze millions de Noirs aux États-Unis: un peu plus de 300,000 d'entre eux sont catholiques — à peu près 2%. Au dernier recensement, 5,660,618 Noirs — leur race est pourtant si religieuse — n'étaient rattachés à aucune Église. Plus d'un tiers sont donc retombés dans le paganisme. L'émancipation sociale des Noirs se poursuit rapidement dans une atmosphère d'agnosticisme à peu près intégral. Faudra-t-il dire de l'apport catholique qu'il a été *too little and too late*? L'idéal national, humanitaire, démocratique des États-Unis est-il plus généreux que la charité évangélique?

Il semble pourtant que l'on soit arrivé à la croisée des chemins. A Chicago, au cours de ces dernières années, deux des plus opulentes églises de la ville, Saint-Anselme et Corpus Christi, ont été données aux Noirs; elles venaient d'être construites, avec écoles et annexes, au coût de deux millions de dollars chacune. L'archevêque de Chicago vient d'acheter une synagogue bâtie, elle aussi, à un coût à peu près identique; elle sera accommodée en église.

La première école élémentaire noire à Saint-Louis fut ouverte dans la misère en 1926; aujourd'hui, dans cette même ville, il y a trois high-schools et huit écoles élémentaires catholiques pour Noirs. La confiance avec laquelle les parents noirs confient leurs enfants à nos religieuses, pour peu qu'on ne leur ferme pas la porte, est infiniment émouvante. Enfin, cette année, la vieille université catholique de Saint-Louis, la plus célèbre des institutions catholiques du Middle West, a ouvert ses portes aux Noirs. Cette mesure, décidée par le président de l'université après une longue étude, a été saluée avec un véritable enthousiasme par la presse des États-Unis, de New-York au Pacifique. On a dit que c'était, pour l'État du Missouri, l'événement historique le plus important depuis la proclamation de l'émancipation par le président Lincoln.

Les membres les plus brillants du clergé américain se sont faits les champions de la race noire. Ils combattent ce qu'il faut bien appeler l'hérésie raciste avec un courage, un zèle, une clarté intellectuelle et spirituelle qui nous permet de regarder l'avenir avec confiance.

Nous rédigeons ces lignes dans la chambre même où, il y a trois ans, mourut l'arrière-arrière-petite-fille du marquis de La Fayette. Ses aïeux et ses aïeules portaient les noms les plus fameux de l'ancien royaume de France. Elle passa une grande partie de sa vie au milieu des Noirs de Saint-Louis qui la vénéraient comme une mère. Elle avait toutes les audaces, toute la ravis-

sante simplicité d'une très grande dame. Elle se donna aux Noirs avec la débordante charité d'une fille des croisés. Plus que son illustre ancêtre, c'est elle qui semble être le symbole de ce que la démocratie américaine peut offrir au monde de plus beau, de plus

humain, de plus chrétien. La France ne s'est pas appauvrie en donnant à l'Amérique cette femme extraordinaire qui vécut et mourut dans l'obscurité, sous le nom de Mère Marie de Sainte-Catherine, religieuse des Auxiliatrices du Purgatoire.

PROBLÈMES D'URBANISME

LES ESPACES LIBRES À MONTRÉAL

Charles-Édouard CAMPEAU

RÉSUMONS brièvement les données de l'expérience: les espaces libres doivent occuper au minimum 10% du territoire de la ville. L'idéal serait une acre par 100 habitants; pratiquement un parc pour 50 acres de terrain construit. La récréation exige au moins une acre par 1,000 personnes, et dans des conditions normales elle occupera 30 à 40% de la surface totale des espaces libres. Les terrains de jeux se distribueront ainsi: 12½ à 20% pour enfants d'âge scolaire, 18 à 20% pour champs de jeux de districts, et 60 à 70% pour les autres.

Les dimensions généralement acceptées pour les différentes catégories d'espaces libres publics et l'éloignement des parcs et terrains de jeux sont indiqués dans le tableau suivant:

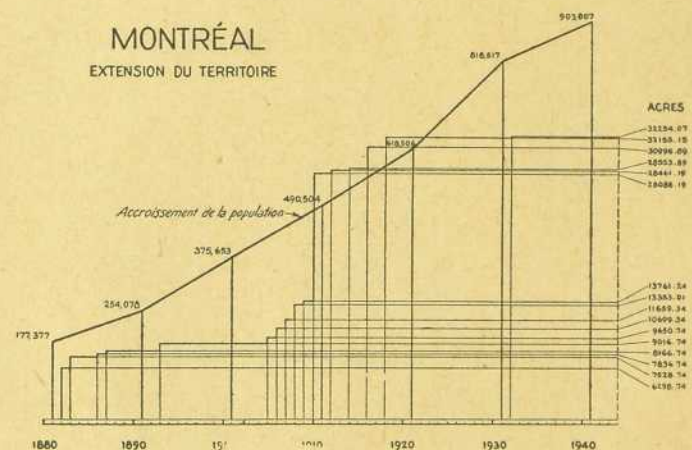
	Catégories	Superficie	Distance ou nombre
a) Parcs...	petits carrés	quelconque	quelconque
	petits parcs	1 à 2 acres	1 par 3 terrains de jeux pour enfants d'âge scolaire
	parcs de district	12 à 30 acres	1 par 10,000 habitants
	grands parcs	100 à 250 acres	1 par 40,000 habitants
	réserves	350 acres	
b) Terrains de jeux...	pour enfants d'âge préscolaire	2,000 à 10,000 pieds carrés	250 à 1,000 pieds
	pour enfants d'âge scolaire	3 à 10 acres	¼ à ½ mille
	champs de jeux de district	10 à 25 acres	1 à 1 mille ½
	champs athlétiques et stades	20 à 30 acres	1 mille ½ ou 1 par 50,000 habitants

D'une façon générale, on dit qu'il faut un parc à tous les demi-milles et un terrain de jeux à tous les quarts de mille; ajoutons un édifice pour la récréation intérieure à tous les milles, pour desservir au plus 20,000 citadins. Il est évident que ces mesures relatives varient selon la densité de population et les besoins particuliers d'un district.

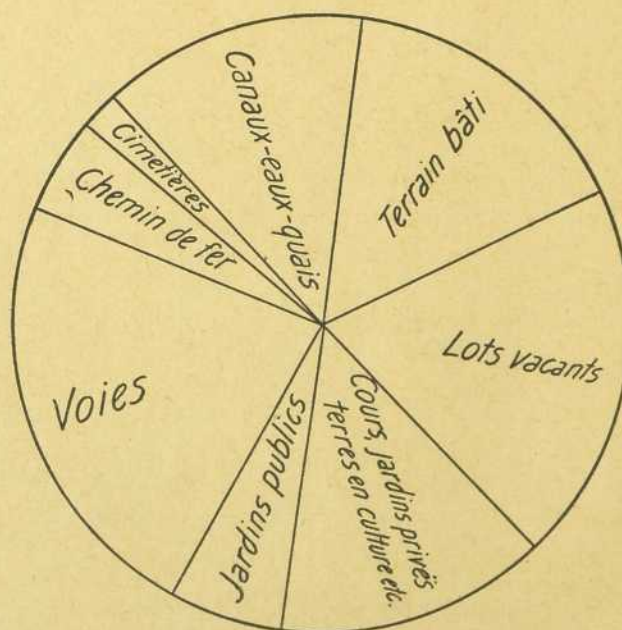
Analyse de notre situation. — L'aspect verdoyant de la métropole vue d'avion fait regretter que ses parcs et ses jardins, ses simples plates-bandes et, aux limites,

ses nombreux terrains boisés ne soient pas aussi apparents au marcheur.

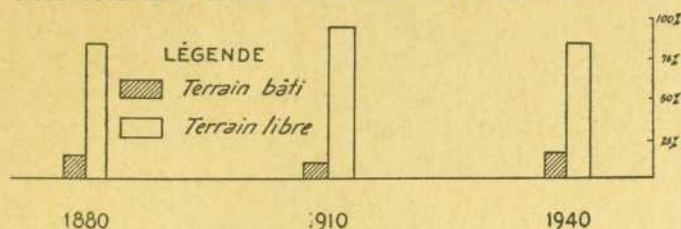
Les trois graphiques ci-joints donnent une idée de l'utilisation du territoire. Ils révèlent l'importance des espaces libres et permettent d'en suivre l'évolution. Nous les produisons ici sans commentaire, en nous limitant à l'étude des espaces publics.



MONTRÉAL — RÉPARTITION DU TERRITOIRE



MONTRÉAL — ÉVOLUTION DE LA CONSTRUCTION



Montréal même, sur une superficie de 32,234 acres, possède environ 1,825 acres d'espaces libres *publics*, ainsi réparties: 1,425 en parcs, 365 en terrains de jeux et 35 en squares, boulevards plantés, etc. En résumé:

46 parcs	45 vespasiennes
10 places	1 gymnase public
17 squares	1 golf municipal
5 boulevards plantés	12 kiosques
13 parcs et terrains de jeux équipés	20 chalets
46 terrains de jeux (33 équipés)	1 jardin botanique
17 bains publics	1 jardin zoologique
18 piscines à ciel ouvert	

Sur 137 emplacements, 41 renferment des édifices, à l'exclusion des bains et du gymnase. Notons que des associations organisent des jeux dans les terrains publics et même entretiennent des terrains de jeux à leurs frais.

Une légère digression: depuis quelques années, les États-Unis surtout ont tendance à organiser des terrains de jeux en relation avec les écoles, si les terrains de jeux municipaux sont en nombre insuffisant pour les enfants d'âge scolaire, mal situés, fermés l'hiver, ou sans jeux organisés. Montréal possède plus de 325 écoles, la plupart pourvues de grandes cours, dont plusieurs servent déjà de terrains de jeux, grâce à une entente; heureux mouvement à développer et à encourager. Voici l'espace requis, tel que déterminé par une enquête récente sur les terrains de jeux reliés aux écoles: 5 acres pour écoles élémentaires, 10 à 15 acres pour écoles intermédiaires et 20 acres pour écoles supérieures.

L'île de Montréal, à l'exclusion de la ville même, offre les éléments suivants pour la récréation en plein air:

3 stades
30,000 à 50,000 acres d'espace boisé
8 parcs publics sur le bord de l'eau (exploitation privée)
2 clubs de natation et de canotage
1 piscine en plein air d'exploitation publique
1 piscine en plein air d'exploitation privée
4 plages publiques d'exploitation publique
19 plages publiques d'exploitation privée
16 jeux de golf

Rappelons enfin la proximité des Laurentides, où les sports d'hiver et d'été sont à l'honneur, de même que la proximité du Richelieu et du lac Champlain, agréables centres d'excursions.

Hors les espaces libres publics, mentionnons les lieux offerts aux Montréalais, pour leurs loisirs intellectuels, soit environ:

20 bibliothèques publiques (1 municipale)	5 musées publics
250 bibliothèques scolaires	20 musées scolaires
25 bibliothèques paroissiales	300 salles scolaires
25 clubs (sportifs et autres)	200 salles paroissiales, etc.

Nous ne pouvons que mentionner le fait que certaines associations sportives ou sociales organisent les loisirs de leurs membres dans des centres de récréation intérieure.

Les monuments sont l'ornement des espaces libres; aussi ne pouvons-nous les passer sous silence. Nos cimetières en présentent plusieurs d'une réelle beauté artistique. Ailleurs voici la situation:

12 dans jardins ou parterres
6 sur façades d'édifices
6 fontaines
33 sur places publiques: 19 historiques, 3 hommes publics, 3 artistes, 1 commerce, 1 religion, 2 rois, 4 spéciaux, dont la croix du mont Royal.

En fait de plantations, Montréal compte, le long des rues, environ 100,000 arbres. Un tableau indiquera la situation de certaines municipalités canadiennes à cet égard:

	Milles de rues	Arbres
Winnipeg	200	41,000
Toronto	576	150,000
Ottawa	169	50,000
Outremont	26	5,749
Montréal	900	100,000

Les deux tableaux qui suivent indiquent comment a varié la superficie de nos espaces libres de 1926 à 1944, et leur répartition approximative actuelle par quartier. Au sujet de ce premier tableau, il faut remarquer que la division par quartiers est arbitraire et que souvent un espace libre, situé à la limite d'un quartier, ne le dessert pas du tout.

	Densité de population à l'acre	Superficie espaces libres	% de superficie totale	Personnes par acre d'espaces libres	Terr. jeux Superficie acres	Parcs Superficie acres
Sainte-Anne	23	6.21	0.875	2,650	5.98	0.23
Ahuntsic	5.2	78.82	1.84	283	4.78	68.05
St. Andrew	23	479.61	45.5	193	—	479.61
Bourget	128	—	0	0	—	—
Crémazie	118	3.31	2.15	5,500	—	3.31
St.-Cunégonde	77	1.27	0.513	15,000	0.73	0.54
Saint-Denis	99.5	28.25	10.8	925	19.98	8.27
Saint-Eusèbe	74	11.77	3.77	1,975	8.50	3.27
Saint-Edouard	98.5	0.81	0.228	43,000	0.81	14.83
Saint-Gabriel	52.5	16.81	4.35	1,220	1.98	14.83
Saint-Georges	34	8.67	2.05	1,680	—	8.67
Hochelega	89.5	2.26	0.89	1,000	1.18	1.08
Saint-Henri	74.5	13.26	3.23	2,350	5.02	8.24
Saint-Joseph	56.5	4.28	2.3	2,450	1.16	3.12
Saint-Jacques	140	0.29	0.164	85,000	0.29	—
St.-J.-Baptiste	120	0.56	0.287	42,000	0.19	0.37
Saint-Jean	41.7	4.75	0.715	5,850	1.17	3.58
Laurier	110	2.43	1.56	7,000	0.22	2.21
De Lorimier	112	12.53	3.06	3,650	3.28	9.25
La Fontaine	55	95.07	48.9	1,100	13.09	81.98
Saint-Laurent	86	2.40	0.95	9,100	2.20	0.20
Saint-Louis	114	2.03	1.22	9,450	2.03	—
Maisonneuve	37	239.58	26.9	135	1.08	238.5
Mercier	4.8	37.56	0.825	580	3.51	34.05
Mont-Royal	17.5	3.69	0.152	5,400	1.57	2.12
Saint-Michel	108	1.16	0.44	24,000	1.16	—
Montcalm	35.2	2.12	0.376	9,500	2.12	—
Sainte-Marie	50	4.79	1.52	3,275	0.50	4.29
N.-D.-de-Grâce	20	36.40	1.25	1,600	26.38	10.02
Papineau	98	8.39	5.2	1,900	2.28	6.11
Saint-Paul	24.5	126.38	10.05	245	4.08	122.30
Préfontaine	58.5	13.38	3.68	1,600	8.63	4.75
Rosemont	23.0	272.75	11.42	190	5.85	266.90
Villeray	30.5	116.54	5.65	550	38.90	77.64
Ville-Marie	27.8	148.17	39.4	71	1.09	147.08

Année	Nombre	Superficie espaces libres Acres	Superficie de la ville Acres	%
1926	75	1,662.5	32,155.15	5.17
1928	83	1,709.5	32,155.15	5.30
1930	92	1,684.3	32,155.15	5.23
1932	104	1,688.0	32,254.07	5.23
1934	113	1,754.0	32,254.07	5.43
1936	118	1,771.5	32,254.07	5.49
1938	124	1,768.6	32,254.07	5.48
1940	127	1,781.5	32,254.07	5.52
1942	131	1,792.7	32,254.07	5.55
1944	137	1,825.0	32,254.07	5.65

NOS BESOINS

Voici donc notre situation :

	Existants		Existants et pouvant être développés	
	Nombre	Acres	Nombre	Acres
a) Parcs				
Petits carrés	32	35	—	—
Petits parcs	49	500	—	—
Parcs de district	1	80	5	125
Grands parcs	2	600	2	120
Total		1,215		245
b) Terrains de jeux				
Age préscolaire	0	0	—	—
Age scolaire	52	255	—	—
Champs de jeux	4	110	3	300 A
Champs athlétiques	0	0	—	—
Total		365		

Il faut remarquer que nos 1,825 acres d'espaces libres publics comprennent le Golf municipal, le Jardin Botanique, le Parc du Mont-Royal et l'île Sainte-Hélène. Certains grands parcs ne sont pas ou ne sont que partiellement développés, tels les parcs Angrignon (120A) Marcellin-Wilson (57A), Dupéré (33A), Jarry (110A), etc. Nous n'avons aucun terrain de jeux pour enfants d'âge préscolaire. Les champs de jeux actuels sont les parcs La Fontaine, Laurier, Jarry et Jeanne-Mance; comme parc de district, le seul parc La Fontaine; comme grands parcs, le Mont-Royal, l'île Sainte-Hélène et le parc Maisonneuve où logent le jardin botanique et le Golf municipal. L'île Sainte-Hélène possède de beaux sites historiques, et le Mont-Royal mériterait une description détaillée, car c'est un merveilleux centre sportif au cœur même de la ville.

On trouve des terrains de jeux à environ tous les demi-milles ou milles des centres habités, et des parcs à environ tous les milles ou milles et demi. Les édifices publics, bains, piscines ou chalets se rencontrent à environ tous les milles de façon générale. Cependant, d'autres facteurs seraient à considérer dans leur distribution, comme par exemple la proximité des écoles, les besoins spéciaux de certains districts, etc. Remarquons qu'un seul édifice public pour la récréation intérieure existe dans toute la ville.

Pour répondre aux principes, voici nos besoins:

Superficie de la ville:	32,254 acres;	population:	1,000,000
Espaces libres: minimum 10%	= 3,225 acres		
	maximum 1 acre par 100 habitants	=	10,000 acres
Soit	3,225 acres		10,000 acres
Récréation	1,000 acres		3,500 acres
Parcs	2,225 acres		6,500 acres

En tablant sur un édifice pour la récréation intérieure par 20,000 habitants, il en faudrait 50.

Suivant les catégories d'espaces libres publics, nos besoins s'établissent donc ainsi:

a) Parcs

	2,225 acres			6,500 acres		
	Minimum			Maximum		
	Nombre	Sup.	Total	Nombre	Sup.	Total
Petits carrés	—	—	55 A	—	—	100 A
Petits parcs	35	2 A	70 A	35	3 A	100 A
Parcs de district	100	11 A	1,100 A	100	25 A	2,500 A
Grands parcs	10	100 A	1,000 A	25	140 A	3,500 A
Réserve	—	—	—	1	300 A	300 A

b) Terrains de jeux

	1,000 acres			3,500 acres		
	Minimum			Maximum		
	Nombre	Sup.	Total	Nombre	Sup.	Total
Age préscolaire	450	5,000 p. c.	50 A	450	10,000 p. c.	100 A
Age scolaire	100	35 A	350 A	100	10 A	1,000 A
Champs de jeux	15	15 A	225 A	30	30 A	900 A
Champs athlétiques	15	25 A	375 A	20	50 A	1,500 A
Piscines	15	—	—	25	—	—

COMPARAISON AVEC D'AUTRES VILLES

Les quatre tableaux suivants nous éclairent sur notre situation:

I. — Densité à l'acre

Nombre de personnes à l'acre d'espaces libres publics

Los Angeles	26	Baltimore	348
Boston	38	New-York	376
Washington	83	Nouvelle-Orléans	400
San-Francisco	86	Londres	400
Saint-Louis	230	Chicago	485
Détroit	266	Paris	545
Philadelphie	316	Montréal	548

II. — Enquête aux États-Unis en 1938

Villes étudiées	Population	Personnes par acre d'espaces libres
5	1,000,000 et plus	401
8	500,000	286
24	250,000	127
54	100,000	110
93	50,000	165
124	25,000	104
263	10 000	139
322	5,000	129

III. — Situation de New-York en 1938

75 parcs de quartier	54 jetées de récréation
84 parcs de quartier avec terrains de jeux	12 piscines
109 triangles	10 jeux de golf
6 gymnases	567 courts de tennis
25 mails	15,000 acres, soit 8.93% de la superficie de la ville (182,000 acres pour le Grand New-York)
	801 employés aux parcs.

IV. — Territoire en espaces libres publics

San-Francisco	1/3
Barcelone	1/10
Paris	1/30
Montréal	1/20

ORGANISATION MUNICIPALE

La division des jardins, parcs et jeux du Service des Travaux Publics comprend trois sections: le Jardin botanique, les parcs et l'organisation des jeux. La section des parcs a trois fonctions: l'entretien partagé entre les districts Est, Ouest, Nord et Centre; les arbres; les ateliers et serres Baldwin.

La section des jeux s'occupe du Golf municipal, des piscines et des bains, et de l'organisation des jeux dans les districts Est et Ouest. L'entretien des parcs occupe 426 employés. L'hiver, les terrains de jeux sont en grande majorité couverts de patinoires et de glissoires. Plus de 50 terrains sont équipés pour amuser 250,000 enfants, sous la direction de moniteurs et de monitrices. Des cours de natation sont donnés par une dizaine d'instructeurs dans les bains et piscines. La fréquentation annuelle des bains dépasse 1,000,000. En mars 1944, elle atteignait 46,000.

Voici les principales dépenses qui apparaissent au budget municipal de 1942-1943, à l'item des parcs et terrains de jeux:

Surveillance.....	\$ 25,820	Ile Sainte-Hélène.....	\$ 16,950
Piscines.....	75,787	Arbres.....	30,705
Patinoires et glissoires.....	56,900	Chalets et vespasiennes.....	100,150
Jeux.....	45,730	Parc du Mont-Royal.....	35,400
Parcs, squares, boulevards	97,314	Jardin botanique.....	121,375

En 1942-1943, les dépenses totales s'élevèrent à \$1,098,595. En 1944-1945, il est prévu 1.61% du budget total de la Ville pour les espaces libres publics. La dépense annuelle par tête se chiffre donc à environ \$1.10.

CONCLUSIONS

Nécessité d'un système de parcs. — Il est évident que nous manquons de parcs et de terrains de jeux, mais surtout d'une bonne distribution de nos espaces libres, distribution basée sur la densité de la population, la proximité des écoles et autres facteurs qui se rattachent au plan directeur des parcs. Ce qui s'impose d'abord, c'est un système embrassant toute la région montréalaise.

Dégagement du centre de la ville. — Les espaces libres manquent au centre, ces « reculs nécessaires pour mettre en valeur les édifices publics ». Si les activités du port se dirigent vers l'Est, des trouées pourraient s'ouvrir

sur le Saint-Laurent. Enfin l'aménagement d'un centre civique de grande envergure y serait à considérer.

Embellissement des cités limitrophes. — Cette mesure s'impose, comme, par exemple, à Saint-Michel, à Montréal-Nord, à la Pointe-aux-Trembles; l'aménagement de véritables cités-jardins, serties dans des parcs, servirait à embellir Montréal même. Une servitude rurale sur l'île Jésus ne s'impose-t-elle pas?

Avenues-parcs. — A établir sur les trois grandes sorties: à l'est, la rue Sherbrooke; à l'ouest, le boulevard Provincial; au nord, l'avenue du Parc. Le noyau naturel du système de parcs semble être le mont Royal. Ce système rattacherait Montréal aux Laurentides et à la vallée du Saint-Maurice, au Richelieu et au lac Champlain, aux rivières des Milles-Iles et des Prairies.

Ceinture de promenade. — Ces avenues boisées relient les routes de pénétration et peuvent s'aménager à même les terres des villes satellites. A l'intérieur de l'île, le boulevard Métropolitain est tout indiqué comme boulevard extérieur.

Relations entre les parcs à l'intérieur. — Il faudrait naturellement relier entre eux les parcs intérieurs: le mont Royal, le parc Jeanne-Mance, le parc La Fontaine et le parc Maisonneuve en particulier. A l'est, pourraient se loger le centre sportif, le golf municipal et peut-être un aéroport municipal.

Lieux de récréation à la périphérie. — L'île Sainte-Hélène reçut plus de 1,200,000 visiteurs en 1938; elle dessert surtout l'Est. A l'ouest, l'île des Sœurs n'est pas aménagée. L'île Bizard serait à considérer comme future station balnéaire. Bref, tout un système de parcs et de plages à étudier: les endroits propices ne manquent pas.

L'avenir. — Les plantes, l'eau, l'adaptation au site naturel sont autant de composantes de la personnalité d'une ville. La municipalité se doit d'accentuer ces rapports, avec la conscience accrue de la communauté; elle doit se montrer généreuse dans ses réalisations et donner l'exemple aux citoyens, pour les élever vers le mieux dans cet esprit d'organisation solidaire, sans lequel la Cité déclinera. Car, en fin de compte: *There are no city deficits so terrifying and so terrible as deficits in living.*

Dans nos prochains numéros

- UNE NOUVELLE ÉTUDE SUR LES CARTELS
- Aubrey-F. BELL, DEUX CONCEPTIONS DE LA VIE
- Louis C. de LÉRY, PÉRIODE DE RENDEMENT (1910-1944)
- Louis-Bertrand RAYMOND, LE CHOC DE DEUX CULTURES
- Marcel MARCOTTE, JEUNES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

L'horizon international
Au fil du mois
Les livres récents
En trois mots

UN ÉCRAN DE FUMÉE

Émile GERVAIS, S. J.

QUAND ON ABORDE la question du bilinguisme, il est bien malaisé, chez nous comme dans la plupart des pays à population mixte, d'élever sa voix dans le calme et la paix. C'est une de ces questions qui divisent les gens en deux camps irréductibles, partisans déterminés ou adversaires non moins absolus. Néanmoins, disons immédiatement, pour bien marquer nos positions, que la connaissance de l'anglais est utile aux Canadiens français: pour un grand nombre c'est une nécessité pratique, pour certains c'est en plus un élément de culture. Personne de sensé n'a rêvé chez nous de faire des Canadiens français des unilingues obstinés. Il faut ajouter que la méconnaissance du français rend de bien mauvais services au groupe anglo-canadien.

La discussion porte sur l'importance relative qu'il faut accorder à la connaissance de la langue seconde. Importance au point de vue démographique: quelle classe de notre population a l'intérêt et le devoir d'apprendre l'anglais? Importance au point de vue pédagogique: quelle place cette étude doit-elle prendre dans les programmes scolaires? Importance au point de vue culture: quelle perfection doit-on attendre de notre élite dans la connaissance de la langue et de la littérature anglaises? Importance au point de vue national: jusqu'où favoriser l'étude de l'anglais chez nos compatriotes en vue de l'unité nationale et des intérêts proprement canadiens, sans entraver la culture française ni risquer l'absorption insensible de notre minorité?

Des réponses claires à ces questions intéressent grandement l'avenir de notre pays et le sort de notre groupe ethnique. Elles ont été fournies à différentes époques. Malheureusement, par une propagande confuse à dessein, semble-t-il, on s'est ingénié à dresser un écran de fumée, masquant ainsi la vérité aux yeux d'un grand nombre.

Cette propagande prend bien garde de définir le bilinguisme qu'elle préconise. Bilinguisme veut-il dire connaissance également parfaite de deux langues? Est-il pris au sens de diglottisme, qui est la connaissance suffisante d'une langue seconde en plus de la langue maternelle? Veut-on parler de bilinguisme intégral pour tout un peuple du haut en bas de l'échelle sociale et intellectuelle? Ou bien pense-t-on au bilinguisme restreint à l'élite? On parle aussi d'enseignement bilingue. Faut-il encourager l'apprentissage de deux langues à la maison, ou attendre les premières années de l'école? Et à l'école, préconise-t-on l'enseignement de la langue seconde dès les premières années ou seulement plus tard? Quand commencer cette étude? Cet enseignement scolaire devra-t-il être livresque ou pratique? Au

point de vue démographique et national, bilinguisme veut-il dire le bilinguisme massif de tous les Canadiens, anglais comme français? Ou bien est-ce le bilinguisme juridique d'un pays où deux langues sont officielles, sans être nécessairement parlées par tous les citoyens? Ou encore cela veut-il dire ce bilinguisme de dupes, unilatéral, imposant à un seul groupe d'apprendre les deux langues officielles du pays?

On se dispense trop souvent de préciser les raisons que l'on met de l'avant. « Apprenez l'anglais, dit-on, un homme qui sait deux langues en vaut deux. » Cliché rebattu cent fois et cent fois réfuté. Un homme qui sait deux langues en vaut deux: alors un songe-cieux qui parle deux langues — il s'en rencontre — égale deux songe-cieux? Car un homme, malgré le nombre de langues qu'il connaît, reste un esprit obtus s'il n'a pas affiné son esprit. La valeur profonde d'un homme dépend de plusieurs facteurs, et l'omnilinguisme n'est pas le principal: pénétration d'intelligence, force de volonté, délicatesse de cœur, par-dessus tout intégrité de vie et hauteur morale, comptent bien davantage, sans oublier les convictions religieuses, qui ne gâtent rien.

« Apprenez l'anglais, dit-on encore; sans l'anglais, pas moyen de se placer ni de faire sa vie. » Certains bons apôtres de l'enseignement de l'anglais s'insurgent contre quiconque ose mettre des réserves à cette étude. Ainsi, naguère, à l'Assemblée législative de Québec, on apostrophait ainsi un député: « Mon honorable ami veut donc traiter les enfants des campagnes moins bien que ceux des villes? Le gouvernement va leur donner l'instruction comme aux petits citadins. Nous allons leur enseigner l'anglais. » Cette manière de voir et de parler suppose bien des choses sans les prouver. Elle suppose d'abord qu'il est nécessaire, hors de tout doute, d'apprendre aux enfants en général l'anglais et cela dès l'école élémentaire, la seule fréquentée par la masse de nos enfants. Mais on oublie d'indiquer les modalités et les tempéraments pédagogiques qu'il faut apporter à cette étude. Cela suppose aussi que l'école primaire élémentaire doit nécessairement équiper l'enfant pour la vie d'une manière presque complète, alors qu'elle doit tout au plus lui enseigner les éléments de la langue, les premières opérations arithmétiques et lui inculquer les principes fondamentaux de la religion et de la morale. Cela surtout suppose de nouveau que la connaissance de l'anglais soit la condition primordiale du succès. L'insistance que l'on met sur cette unique condition donne l'impression aux gens que pour réussir dans la vie, il n'y a que l'anglais. En fait, cette connaissance est-elle également nécessaire à l'homme des professions libérales, à l'ouvrier, au commerçant, à l'in-

dustriel, au cultivateur? Ne doit-on pas tenir compte des nécessités et des conditions locales? D'ailleurs, ce qui fait la valeur d'un homme, dans tous les milieux et tous les domaines, est-ce principalement sa connaissance d'une langue seconde? N'est-ce pas plutôt son intelligence, sa formation morale, son esprit d'initiative et de persévérance, son goût du travail, son instruction et sa préparation technique ou professionnelle?

Pourquoi, en fait, l'anglais est-il exigé des Canadiens français de plus en plus, semble-t-il, même là où cela n'est guère nécessaire? Ne serait-ce pas que les maîtres des places, des situations et des capitaux sont des anglophones qui exigent de plus en plus, souvent sans trop de raison, une connaissance parfaite de l'anglais? Mais est-ce seulement en apprenant de plus en plus l'anglais que l'on brisera cette emprise? Depuis quelques années, les Canadiens français ont fait de notables progrès dans l'étude de l'anglais; la dictature des Anglo-Américains a-t-elle par là diminué?

On invoque aussi des motifs plus élevés. « Il faut que les Canadiens français collaborent au grand mouvement d'unité nationale et de bonne entente qui se met en branle ici. Rien de tel pour cimenter l'amitié des deux groupes, comme la connaissance des deux langues officielles du pays. » Encore des demi-vérités, des simili-vérités. L'unité canadienne se fera par bien d'autres choses que la communauté de langage: mutuelle intelligence et tolérance, sentiment de sécurité chez la minorité tant au point de vue matériel que culturel, respect réciproque et surtout amour commun d'une même patrie canadienne. Sans ces éléments la connaissance des deux langues est bien impuissante. D'autre part, rêve-t-on d'amener la masse des Canadiens à étudier et posséder les deux langues?

Une remarque ici s'impose: pourquoi la propagande en faveur du bilinguisme à titre de facteur d'unité nationale s'exerce-t-elle presque exclusivement à l'endroit des Canadiens français? Chez les Anglo-Canadiens quelques voix s'élèvent en faveur de la même cause, voix infiniment respectables, courageuses, mais clairsemées et incapables de susciter chez les leurs un mouvement semblable de propagande générale pour le bilinguisme. Serait-ce que les Canadiens français sont plus réfractaires en cela que leurs compatriotes et négligent même la formation d'une élite bilingue? Pourtant, les statistiques prouvent tout le contraire: en 1941, au Canada, 34.9% des Canadiens français parlaient anglais, contre un petit 4.6% chez les Anglo-Canadiens qui parlaient français. En 1944, la proportion n'a guère changé!

Sur ce dernier point comme sur les précédents, les campagnes de propagande sont restées floues, confuses. Elles constituent par là un grave danger, en elles-mêmes d'abord et dans leurs effets presque nécessaires.

Cette propagande, parce que confuse, contribue à débilitier les esprits qui en sont victimes, diminue leur

besoin de clarté et amoindrit leur force de résistance aux idées fausses, aux positions hasardeuses, fragmentaires, en matière doctrinale ou sociale. C'est la guerre des nerfs.

Cette propagande détermine une demande artificielle d'anglais, au grand détriment des intérêts, même matériels, du peuple canadien-français.

A force de s'entendre dire que l'anglais est nécessaire, bien qu'il n'y comprenne pas grand'chose et n'y voie goutte, le peuple finit par le croire et par réclamer à son tour: « Il faut de l'anglais. Il faut apprendre l'anglais. » Slogan d'autant plus puissant que plus vague: chacun y met ce qu'il désire, l'interprète à sa façon. Tous ainsi répètent en chœur: « De l'anglais, toujours de l'anglais. » C'est ce qui est arrivé chez nous. Ce qui permettait à sir Fred Clarke, actuellement directeur de l'*University of London Institute of Education*, autrefois professeur à l'université McGill, de constater très justement: « Pendant que, dans l'Afrique du Sud, l'afrikander, un dialecte *purement local*, devient de plus en plus parlé et compris par les citoyens de langue anglaise, le français, langue *universelle*, est très peu employé dans les relations ordinaires entre groupes de différentes races, même dans le Québec. » (*The Year Book of Education*, 1933, p. 507.)

Il n'y a pas si longtemps, on ne parlait que de la nécessité de l'anglais. Des parents placèrent leurs enfants dans les écoles anglaises ou bilingues. La proportion de l'anglais dans les programmes scolaires, tant officiels que privés, fut augmentée sous la pression de l'opinion. On abaissa d'une année la date des premiers enseignements d'anglais dans les écoles. En certains endroits, on multiplia le nombre des matières enseignées en langue anglaise, surtout les matières commerciales. On haussa le minimum exigible pour l'examen d'anglais à différents degrés, en particulier au sixième et au septième, et cela sans distinction de classes et de situation et également pour les gens de la campagne et pour les élèves de la ville. On parla même, un peu partout, d'enseigner aux bambins les deux langues simultanément: heureusement, la réaction de la vraie pédagogie écarta le projet.

Cet engouement pour l'anglais, grandement aidé par l'action du cinéma, des revues et magazines, de la radio anglaise ou américaine, réjouit les apôtres de l'anglais, décourage les défenseurs de la langue et de la culture françaises, amène même quelques-uns à capituler tout à fait.

Voici plus grave. Pendant que les Canadiens français deviennent de plus en plus bilingues, les Anglo-Canadiens demeurent fixés dans leur unilinguisme satisfait. Ils n'apprennent pas le français. Quand ils le savent, ils le parlent le moins possible. C'est d'ordinaire conviction instinctive et normale de la valeur de leur langue. Cela force leurs compatriotes français à utiliser davantage l'anglais, surtout étant donné notre proverbiale condescendance.

Quel est le résultat tout naturel de ce déséquilibre ? L'anglais remplace de plus en plus le français comme langue de communication, acquérant d'autant plus de prestige et d'influence. Un jour vient où le français est parqué à la maison, à l'école et à l'église, comme en certaines régions minoritaires où seule la ténacité de patriotes éclairés entretient la vie française. Car n'allons pas oublier que l'anglais a pour lui toute la force de la puissance, du prestige et de la finance anglo-américaine, de la presse anglo-américaine, de la radio anglo-américaine. Comment le pauvre « Frenchy » résistera-t-il à de telles pressions, quand tout lui criera de « s'adapter » ?

Nous n'en sommes pas là encore, Dieu merci. Mais il ne faudrait pas, par une propagande mal conçue, favoriser ces puissances qui déjà pèsent si lourdement sur notre vie nationale.

Il ne faudrait pas non plus, par cette propagande mal conçue en faveur d'un bilinguisme mal défini et imprudent, faire le jeu d'une propagande beaucoup plus vaste, beaucoup plus puissante, et dans laquelle les campagnes en faveur du bilinguisme menées chez nous s'encadrent trop bien pour ne pas nous être doublement suspectes.

Les milieux anglo-américains s'intéressent de plus en plus au Canada français. Le Québec et les choses canadiennes-françaises font le sujet de maints commentaires dans la presse anglaise nord-américaine et suscitent une curiosité de plus en plus grande. Notez surtout l'intérêt croissant porté par les milieux anglais à nos problèmes d'éducation. Nous serions porté à répondre à ces bons messieurs : « Votre intérêt part d'un bon naturel. Mais quittez ce souci... » Ils désirent tant « relever notre standard intellectuel et social ». Campagne tenace en faveur de l'instruction obligatoire, pour « éduquer les petits Canadiens français ». Efforts jamais découragés de la C. N. E. A. (*Canada and Newfoundland Education Association*) en faveur d'un organisme central d'éducation, afin « d'assurer les subsides nécessaires et le niveau désirable ». Tout dernièrement encore, l'émoi de toute la presse et des milieux anglo-canadiens de la métropole sur le sort de nos terrains de jeux. Ils craignaient par-dessus tout de les voir « organisés sur une base de race ». Ils ne furent tranquilles que le jour où ils crurent avoir obtenu un comité officiel « racialement neutre ».

En même temps, des campagnes diverses occupent la scène dans le Québec et le Canada. Citons la propagande en faveur de « l'unité nationale », propagande qui confond à dessein union et unité, la première qui admet la diversité biethnique, l'autre qui suppose la fusion parfaite d'un élément dans l'autre. De même les campagnes contre les tendances « fascistes et anti-démocratiques » du Québec, etc.

Ces campagnes sont tellement tenaces, si bien coordonnées, elles surgissent tellement à point qu'on ne

peut s'empêcher de penser qu'elles pourraient bien émaner d'une source unique. Et l'on n'a guère de difficulté d'en deviner l'inspiration. On connaît les principaux propagateurs et leurs complices. On connaît les idées, les aspirations de ces gens, leurs intérêts aussi, financiers, idéologiques ou personnels. Certains aveux candides nous renseignent sur les dessous et les aboutissants de ces campagnes si bien organisées. C'est M. Clarke, témoin de premier ordre, qui nous parle de l'éducation instrument de propagande. Parlant des causes qui entretiennent parmi les membres du Commonwealth la loyauté à la Couronne britannique, clef de voûte de tout l'édifice impérial, il mentionne l'intérêt, les sentiments et « l'éducation » (*Year Book*, 1938, p. 741). Éducation qui a pour objet la culture et la civilisation anglaises. « The time has come, écrit-il, when they (Canada, South Africa, Britain) and the other partners must become fully and frankly articulate to one another. Autonomy means separation and possible conflict when there is not *conscious community of culture* and *conscious effort* to exploit and deepen, while diversifying, *that culture through education*. » (*Year Book*, 1933, p. 517.)

Au Canada, où leur œuvre impériale d'éducation se poursuit sans trop de heurt, le groupe canadien-français oppose une résistance tenace. Force leur est donc de faire des concessions, d'user d'une prudente tolérance, car, pour eux, comme dit Burke, « the situation of man is the preceptor of his duties ». Mais cette tolérance n'est qu'un manteau temporaire jeté sur leur ambition d'uniformité, « d'égalité » comme ils disent, entre les membres du Commonwealth et de l'Empire. Notre auteur avertit même son lecteur d'Angleterre de ne pas s'étonner de ce déguisement de circonstances.

Or, voici que s'offre à eux une propagande en faveur du bilinguisme capable de favoriser leur dessein — qui, répétons-le, s'inspire de sentiments non sans grandeur. Pour croire qu'ils vont négliger cette aubaine, qu'ils ne l'exploiteront pas à fond, il faudrait ignorer la ténacité, l'ingéniosité et l'habileté des Anglo-Saxons à profiter de toutes les ouvertures. Et c'est ce qui rend encore plus suspecte cette propagande pour un bilinguisme mal défini.

Une réaction s'impose donc contre elle, contre le voile opaque qui nous cache la vérité, une réaction d'idées lumineuses, d'affirmations claires et solidement établies. Il est urgent de dissiper l'écran de fumée qui nous cache l'horizon, il est urgent de faire la complète lumière afin de voir exactement nos positions et de démasquer les manœuvres en cours. Cela ne fera pas l'affaire peut-être de certains apôtres de la bonne entente à tout prix, de certains diplomates à courte vue qui ne s'aperçoivent pas qu'ils sont des dupes, et qui réalisent si bien le mot de l'Hindou Tagore :

« *The bird itself has learnt to use its chain for ornament, simply because the chain jingles a fairly respectable English.* »

VIEILLE HISTOIRE AU NOUVEL-ONTARIO

Lorenzo CADIEUX, S. J.

« MON SOUHAIT le plus cher, c'est d'établir dans la région de Campbellton une société d'histoire comme celle de Sudbury. Vous avez une belle équipe d'écrivains qui travaillent avec enthousiasme et font aimer leur petite patrie. J'aimerais connaître les origines de votre société, ses activités, l'intérêt suscité par ses travaux... »

Voici pour répondre aux désirs du correspondant de Campbellton, — et du directeur de RELATIONS.

Notre Société signait, le 30 mars 1942, son acte de naissance au « collège que les RR. PP. Jésuites dirigent à Sudbury et qui est l'un des châteaux forts de la survivance ontarienne en cette région ». La date commémorait un événement d'histoire régionale: le 30 mars 1883, le P. Joseph Specht, missionnaire jésuite, offrait la première messe à Sudbury, en présence d'une cinquantaine d'ouvriers catholiques, la plupart Canadiens français. Au cœur de la future cité du nickel, brillait la lumière de la foi avant l'éclat du métal.

Selon sa devise: *Faire revivre notre histoire*, la Société étudie l'histoire de l'Ontario, en particulier celle des comtés de Sudbury et de Nipissing; elle veut susciter un ardent amour du régionalisme et préparer dans le public un climat, un état d'esprit plus respectueux de tout ce qui appartient à la grande comme à la petite histoire, « recueillir non les cendres sur les autels du passé, mais le feu qui anime et éclaire » (Dr R. Tanquay, président actuel).

Pour atteindre ce but, notre société développe, par le journal et l'imprimé, le sens et le goût du passé, organise des conférences sur des sujets historiques, des manifestations publiques à l'occasion de grands anniversaires, etc. Ses publications se chiffrent à quatre bulletins ou documents:

N° 1: *La Société Historique du Nouvel-Ontario*, et quelques travaux par le R. P. Guy Courteau, S. J., M. le curé Oscar Racette, MM. Roméo Leroux et Louis Charbonneau;

N° 2: *Aperçu sur les origines de Sudbury*, d'après un manuscrit du R. P. Louis Héroux, S. J.;

N° 3: *Faune et mines régionales*; auteurs: le R. P. Henri Gauthier, S. J., MM. Adélar Lafrance et Fernand Morisset;

N° 4: *Chelmsford, Coniston, Chapleau*, illustrant trois aspects caractéristiques de la région; auteurs: Mgr Stéphane Côté, P. D., Mlles Cécile Giroux et Gemma Gagnon.

Paraîtront en octobre: N° 5: *Odyssée et enracinement des familles pionnières*; auteurs: le Dr Raoul Hurlbise, M. P., Mmes Olivier Leduc et Samuel Legris, MM. Michel Collin et Maurice Gravelle, Mlles Gilberte Proulx et Jeannine Laferrrière;

N° 6: *Fondateurs du diocèse du Sault-Sainte-Marie*, par le P. L. Cadieux, S. J.

En préparation: N° 7: *Flore régionale et industrie forestière*, par le R. P. Bernard Taché, S. J., et M. J.-Alfred Lamberge;

N° 8: *Verner et Lafontaine*, par MM. les curés Oscar Racette et Thomas Marchildon.

Ces monographies, si modestes soient-elles, aident à fixer la physionomie générale du pays et le caractère de son développement. La Société a l'espoir d'en aviver la sympathie pour l'histoire et d'intensifier la connaissance, l'amour, le culte d'un régionalisme qui aura l'heur de favoriser un patriotisme éclairé. Notre espoir fut vite endossé par des clairvoyants, qui donnèrent à l'œuvre droit de cité aux côtés d'organismes déjà remarquables: « La nouvelle Société histo-

rique peut rendre de grands services au groupement des Franco-Ontariens des comtés de Sudbury et de Nipissing, en devenant un facteur important de fierté nationale et de survivance française... Que le succès couronne son activité historique et patriotique en terre ontarienne! » (M. Camille L'Heureux, dans *le Droit*, 6 avril 1942.)

Les dons comme les encouragements vinrent de toutes les parties de l'Ontario et du Québec; les revues RELATIONS et *Culture*, les journaux *le Droit*, *le Devoir*, *la Frontière*, *l'Ami du Peuple* consacrèrent des éditoriaux à l'adresse de la nouvelle Société et la proposèrent même comme exemple à suivre.

Avec l'appui sympathique de journalistes tels que MM. Omer Héroux, Camille L'Heureux, Camille Hudon, Julien Morissette, la Société Historique du Nouvel-Ontario s'enrichit vite de nouveaux membres. Les dix du début dépassent actuellement la centaine. Et les souscripteurs à nos bulletins atteignent le nombre de cent dix. Membres et souscripteurs se recrutent non seulement dans le Nouvel-Ontario, où toutes les paroisses ont au moins un représentant, mais au sud, à Toronto, Hamilton, London, etc., dans les autres provinces canadiennes, chez nos voisins étatsuniens, à Washington, Boston, Springfield, New-York, Hanover, Willoughby (Ohio), San-Marino (Californie), etc., et jusqu'en Angleterre où les bibliothèques de Londres (*Royal Empire Society*) et d'Oxford réclament nos publications. Qui donc a dit que le rayonnement du fait français n'intéresse pas les intellectuels de langue anglaise?

Mais il faut continuer. La survie d'une œuvre nationale est un problème plus épineux que sa fondation. Par bonheur, notre Société groupe des enthousiastes et des laborieux. « Bien qu'ils vivent loin des grands centres français, dans un pays neuf, tous pris par des travaux personnels et pressants, ils trouvent le moyen de compiler les vieux documents, d'interroger les pionniers, de recueillir, en même temps que les très anciens souvenirs de cette région, l'histoire de la colonisation récente. » (M. Omer Héroux, 8 janvier 1943, 15 juin 1944.)

De fait, aiguillonnés par l'esprit de recherche, ils organisent leurs loisirs pour feuilleter le livre d'or de leurs origines, exploiter la mine du régionalisme nord-ontarien, étudier le milieu, détruire les bobards ou erreurs historiques; ils se garderont ainsi de sous-estimer les trésors de leur région traversée par la rivière des Français comme par un courant ininterrompu de glorieuse histoire, depuis la visite de M. de Champlain en 1615, jusqu'à la découverte d'un des plus riches bassins nickélifères du monde. Route historique où payèrent des découvreurs, des explorateurs, tels Duluth, Marquette, Jolliet, La Vérendrye; des missionnaires, nos saints Martyrs; des fondateurs de villes, des coureurs de bois et toutes ces vaillantes caravanes de colonisateurs qui ont pointé leurs canots vers l'Ouest avant qu'un ruban d'acier ne reliât l'Atlantique au Pacifique.

Dans cet humble domaine, gonflé de sève historique et vaste comme de célèbres pays d'Europe, notre jeune Société est à l'œuvre... Elle compte sur Dieu et les hommes pour exploiter ces richesses. Son unique ambition est de servir les nôtres, d'étayer notre fierté sur les gloires du passé, de susciter ainsi des motifs puissants d'action française et de confiance en l'avenir.

Problèmes d'Acadie. — Les élections du Nouveau-Brunswick donnent aux Acadiens neuf députés sur quarante-huit, — et tous du côté du pouvoir. C'est beau, mais trop peu. Être 40% de la population, et n'avoir que 18% de la députation, c'est de mauvaise comptabilité sociale. Comment expliquer cela? Par une indécatesse voulue et par une délicatesse exagérée: 1° les comtés acadiens sont deux fois plus peuplés que les autres, et le gouvernement refuse de remanier la carte électorale; 2° malgré cette indécatesse, les Acadiens persistent à garder la périmée coutume d'élire deux ou trois députés anglais là où ils sont la presque totalité, — dans Gloucester et dans Kent. Scrupule que plusieurs jugent maladif, en face d'un manque total de scrupules. Et puis, la fidélité sans bornes au parti régnant ne leur vaut pas cher en fait de libertés scolaires: on n'a jamais pu obtenir d'école normale bilingue, et en plusieurs endroits, l'on doit payer la double taxe pour enseigner le catéchisme et le français. Piteux arguments d'unité nationale... D'autant plus piteux que les recrues acadiennes au front établissent un record pour la liberté des autres, alors qu'on leur refuse les lots de colonisation et qu'ainsi on les force encore à la déportation.

Pierres de bonne entente? — Toronto, qui s'occupe bien plus de nous que nous de lui, s'est scandalisé de ce que nous ayons célébré la libération de Paris. Et si nous ne l'avions pas célébré!... « Comment des isolationnistes peuvent-ils se réjouir?... » — Pour être moins gobeurs et moins emballés que nos coloniaux voisins, sommes-nous isolationnistes? Comptez donc nos contributions en taxes et en hommes! On a compté les hommes: Québec est déclassé. Mais voici deux circonstances atténuantes pour nous, accablantes pour nos accusateurs: les recrues de quatre comtés québécois comptent pour l'Ontario — on se demande pourquoi — et puis, ceci que vient de rendre public M. le député J.-F. Pouliot: « Les chiffres ne sont pas exacts. En voici, paraît-il, la raison. Un conscrit québécois est transféré dans un camp de l'Ontario ou de la Colombie Anglaise (ou à Debert, en Nouvelle-Écosse). Rendu là, on applique toute la pression possible pour le faire signer. Il signe. Son enrôlement est crédité non à sa province d'origine, Québec, mais à l'Ontario ou à la Colombie (ou à la Nouvelle-Écosse, qui arrive ainsi en tête), suivant le cas, et les journaux tant d'Ontario que de la Colombie ne cessent de répéter que Québec ne fait pas son devoir. Est-ce juste, est-ce raisonnable? Tant que de telles injustices ne seront pas corrigées, qui aura le droit de parler d'unité (sic) nationale? »

« A pleines voiles ». — Un tract, *A pleines voiles*, de M. l'abbé Guité, exalte le succès et les espoirs des coopérateurs gaspésiens, hier pauvres, aujourd'hui tout fiers d'être *Pêcheurs Unis de Québec*. Une première association avait échoué faute d'étude: on avait formé des coopératives avant de former des coopérateurs. On s'est repris, et ça va. Le poisson ne se donne plus, il se vend, — à 6381, rue Saint-Laurent, Montréal, — directement du pêcheur au consommateur. Quand on songe qu'en pleine crise les barges s'échouaient sur la grève et les pêcheurs aux secours directs, alors qu'on mangeait ici du hareng fumé de Norvège, du saumon de Russie et des crabes du Japon... Grâce à Dieu et au bon sens, l'entrepôt de Montréal vend aujourd'hui pour \$1,000,000 par année, ce qui permet des ristournes de \$1,000 au pêcheur et du poisson frais de la veille au consommateur. La seule coopérative de la Rivière-au-Renard, tout en payant trois fois plus cher que les anciens exploités, donnait encore une ristourne de \$51,816 en 1943. La comparaison entre 1933 et 1943 est éblouissante. Le bien moral est encore plus marqué: on est fier de soi, de sa profession, de sa petite patrie.

A V E C O U S A N S C O M M E N T A I R E S

LA C. T. C. C. ET L'ATELIER FERMÉ

De nombreuses grèves d'antagonisme syndical, particulièrement celle du tramway à Montréal, ont remis à l'affiche un des problèmes fondamentaux du monde industriel que pose l'atelier fermé. Au dernier congrès de la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada, tenu aux Trois-Rivières en fin de septembre, M. Alfred Charpentier a consacré quelques pages de son rapport présidentiel à l'histoire et à l'analyse du problème. Nous en donnons ici les conclusions, remarquables par leur équilibre.

1. Le principe fondamental de la liberté syndicale doit être sauvegardé sous ses trois formes: a) droit à l'ouvrier de s'organiser; b) droit à l'ouvrier de choisir son organisation, sans exclure l'obligation à l'ouvrier catholique éclairé de se conformer dans la mesure du possible à la direction de l'autorité religieuse; c) droit au syndicat d'exercer par ses représentants des activités syndicales légitimes.

2. L'atelier fermé aux non-syndiqués qui oblige l'employeur à prendre sa main-d'œuvre à l'union, n'est qu'un moyen de défense syndicale, non un but en soi.

3. Ce moyen, qui est un vestige de l'époque de la jungle industrielle, n'est plus le moyen exclusif ni le moyen normal à l'époque présente pour réaliser l'unité dans la profession.

4. L'usage de ce moyen est devenu caduc dans nombre d'industries et tend à devenir de plus en plus inopportun

comme conséquence de la législation syndicale moderne. L'insertion d'une clause d'atelier fermé dans un contrat ne doit plus être le fait de la contrainte de la part du syndicat ou de l'employeur.

5. La pluralité syndicale, qui peut être un signe de progrès, est inévitable, mais doit être restreinte exclusivement aux syndicats incorporés dans une même profession.

6. Le syndicat minoritaire doit avoir droit de représentation, proportionnelle ou égale, dans le comité de négociation et dans le comité de surveillance du contrat de travail.

7. En tout temps le cartel syndical doit être favorisé pour négocier et surveiller une convention collective de travail.

8. Pour aucune considération le monopole syndical ne doit être permis (là où plus d'un syndicat existe).

9. L'atelier fermé ne doit être licite que sur mutuel consentement des parties intéressées, sujet cependant à ratification par un tribunal du travail.

10. En principe général, la pratique de l'atelier fermé demeure un droit inaliénable tant que les métiers restent ouverts et que leurs membres, conséquemment, ne sont protégés par aucune réglementation adéquate.

11. Les modalités d'application de l'atelier fermé doivent varier, mais aucune ne doit être contraire à l'unité professionnelle et à l'ordre public.

UNITÉ OU UNION NATIONALE

Lors du débat au Sénat sur un manuel d'histoire unique, sir Thomas Chapais a fait une importante distinction, qui devrait être utile à plusieurs, entre l'unité et l'union. Voici ses paroles:

LE DÉBAT qui s'achève avait évidemment pour objet de promouvoir l'unité canadienne. C'est assurément un noble but. Mais je demanderais à mes collègues si nous ne sommes pas en défaut dans notre définition de cet objectif. Si c'est « l'unité » canadienne que nous avons en vue, je regrette d'être forcé d'affirmer que nous ne l'atteindrons jamais. L'unité dans son sens réel signifie « l'état d'être seul ». Or, ceci n'est pas notre cas. Nous ne sommes pas « un », nous sommes « plusieurs ». Le peuple canadien se compose d'Anglo-Canadiens, de Canadiens français, de Canadiens irlandais, de Canadiens écossais... Nous parlons deux langues différentes. Nous prions devant des autels différents. Nous n'avons ni l'unité de race, ni l'unité de foi, ni l'unité de langue. Nous ne sommes pas les auteurs, nous sommes les héritiers de cette diversité. Nous ne pouvons donc avoir l'unité, qui est la similitude des parties composantes. Mais nous pouvons avoir l'union qui est l'harmonie de ces parties. Ayons-la donc, cette union, qui est absolument nécessaire à la croissance, au progrès et au bonheur de notre cher Canada. Ayons une union qui ait pour ses fortes bases la justice, la tolérance et la liberté: la justice qui protège tous les citoyens et n'a qu'une même loi pour les minorités et les majorités; la tolérance qui enseigne le respect mutuel des convictions et des coutumes nationales; la liberté qui assure à chacun le libre exercice de ses droits civils, politiques et religieux. Cette union bénie ferait du Canada une patrie heureuse, prospère et glorieuse...

Il est intéressant de noter la similitude de cette déclaration avec celle que faisait en 1937 un autre Canadien français distingué, venu d'un point différent de notre horizon politique, M^o Antonio Perrault, bâtonnier de la province de Québec:

Le canadianisme, disait M. Perrault à la Semaine sociale de Saint-Hyacinthe, paraît être une théorie fautive, contraire à l'esprit de la Constitution de 1867 et mortelle pour les groupes ethniques constitutifs du Canada. Illusion dangereuse que de parler unité nationale entendue dans le sens d'unité canadienne. Unité (*unitas, unus*, un seul, qualité de ce qui est un) s'oppose à pluralité. Appliqué à tout le Canada, ce terme renferme une erreur, ou du moins une équivoque. Obtiendrez-vous l'unité sans la fusion complète des éléments divers composant le Canada? Comment considérer comme « un » ce pays formé de cinq millions d'anglo-protestants, trois millions de Canadiens français catholiques, deux millions d'individus rattachés à d'autres races, européenne, américaine, asiatique, chaque nationalité conservant sa mentalité, ses aspirations, sa langue, sa religion? Vous ne pourrez parler d'unité canadienne que le jour où la fusion et le mélange de ces éléments seront accomplis.

Ce terme *unité* ne peut convenir qu'à la cohésion nécessaire entre les fils d'une même race. C'est le terme que nous devons réserver à la coopération entre Canadiens français. *Unité nationale*, c'est-à-dire unité entre Canadiens français, puis *union canadienne*, telle paraît être l'unique formule conforme à l'esprit de la Confédération...

Unité chez les Canadiens français, union entre eux et les autres groupes ethniques, formule suffisante à sauvegarder l'esprit et la lettre de la Constitution de 1867 et capable de favoriser le développement normal du Canada.

Affaire d'argent. — Un de nos meilleurs hommes d'affaires, attaqué sur le triste *standard de vie* des Canadiens français, répondit sans plier l'échine: « Mettez un million dans la main de n'importe lequel de mes pauvres compatriotes, vous verrez qu'il saura aussi bien le dépenser que vous autres! » A preuve, nos collègues et pensionnats sont remplis à refuser des élèves. Quand il en a les moyens, notre peuple n'a guère besoin de loi pour faire instruire ses enfants.

Bouclier de la France. — Au lieu de s'entre-condamner comme *traîtres*, puis de fusiller pour vrai, les Français ne rétabliront-ils pas l'*union sacrée*, l'effort commun vers du constructif?... Pétain a dit en mots frappants ce qu'il eût aimé faire et ce qu'il a fait: *Ne pouvant être l'épée de la France, j'ai tâché d'être son bouclier...* C'est moins fascinant que le rôle d'épée, réussi par de Gaulle. Disons donc que les deux rôles furent grands, et les deux acteurs aussi, sans vilain rôle de traître. De Gaulle fut condamné à mort? Oui, de loin, sous pression, sans y perdre un cheveu, tout comme les procès de Riom aboutirent à rien. On devinait aux lenteurs des *collaborationnistes* une finesse, un entêtement, une non-collaboration que Ribbentrop a authentiquée de son vrai nom de *résistance permanente* dans une rude lettre à Pétain, du 29 novembre 1943, que les agences n'avaient citée qu'à moitié — on se demande pourquoi. Condensons: *L'Allemagne pouvait espérer... Malheureusement les trois années d'occupation démontrent que vos mesures... n'ont eu que trop souvent le résultat de rendre plus difficile la collaboration amicale... Votre coup d'État éliminant M. Laval..., la trahison de vos généraux et amiraux en Afrique..., la violation de nombreuses dispositions de l'Armistice..., et le récent essai d'une révision constitutionnelle destinée à une prise de contact avec les Anglais et les Américains..., cette lutte constante..., votre résistance permanente ont rendu impossible la consolidation intérieure de la France... Ne soyez donc pas surpris si l'on a observé votre activité avec une réserve croissante. Les difficultés constantes opposées à une politique de collaboration véritable... montrent une attitude dont les motifs et les buts ne laissent plus de doutes... Voilà qui décore l'ancien bouclier de Verdun, le récent bouclier de la France. L'histoire s'écrira: elle blâmera les rancunes de clans et certaines exécutions. La France a trop besoin d'unité, de reconstruction et de Français pour s'épuiser en crises revanchardes.*

Les cartels sous observation. — Le gouvernement américain se préoccupe de plus en plus du problème des cartels. M. Cordell Hull, secrétaire d'État, a créé une section spéciale d'enquête et d'étude à ce sujet. M. Wendell Berge, procureur général adjoint des États-Unis, publie un ouvrage: *Cartels: Challenge to a Free World*, où il décrit les agissements des grands cartels internationaux, véritables *gouvernements à caractère privé qui menacent de renverser et d'absorber l'autorité dûment établie...* Le président des États-Unis, M. Roosevelt, dans une lettre ouverte à M. Hull, vient de dénoncer les cartels comme une des causes principales du déséquilibre économique d'avant-guerre et des conflits mondiaux, et l'un des problèmes les plus importants à régler d'ici un an dans les plans d'après-guerre à l'étude. Ce document indique quelle politique entend suivre le gouvernement des États-Unis. *In many respects*, écrit Berge, *the cartels form one of the central issues of the present period.* C'est par une phrase semblable que M. Burton Ledoux ouvrit dans *RELATIONS* d'avril 1944 la série de ses articles sur les cartels. Ces diverses indications soulignent l'opportunité et l'importance des études de notre collaborateur.

LA PROTECTION DES JEUNES FILLES À MONTRÉAL

Soeur Marie GÉRIN-LAJOIE

DANS SON ÉTUDE du rapport Cannon sur la prostitution (RELATIONS, juin 1944), M^e Jean Penverne souligne à bon droit l'importance de l'action législative dans la lutte contre ce terrible fléau, qui sévit à Montréal, nous dit-il, avec une intensité record! Le fait n'est pas récent: il y a vingt ans, un professeur de Service social à l'Université Columbia signalait notre ville comme le refuge par excellence du vice américain! Aujourd'hui, cinq à six cents organisateurs de la prostitution défient toute poursuite et font, à nos portes, leur infâme commerce.

De telles constatations ne font pas honneur à notre police, non plus qu'aux législateurs! Elles témoignent aussi contre toute société! Qu'avons-nous fait et que faisons-nous dans nos milieux catholiques et canadiens-français pour la protection de la jeune fille?

UNE ENQUÊTE QUI EN DIT LONG

Une enquête de juin dernier auprès des divers foyers, maisons d'accueil et refuges féminins de notre ville a révélé que ces institutions disposent d'environ 600 lits. Un tableau fera juger de l'importance de ces entreprises.

<i>Foyers (pour pensionnaires permanentes) :</i>	<i>Nombre de lits:</i>
La Maison du Rosaire.....	31
Le Saint-Nom-de-Marie.....	65
L'Ave Maria.....	37
Le Foyer Saint-Joseph.....	40
Le Foyer de Marie-Réparatrice.....	51
Le Foyer Sainte-Claire.....	62
Le Foyer Notre-Dame-du-Bon-Conseil de la rue de Laroche.....	20
Le Foyer Notre-Dame-du-Bon-Conseil de la rue Western.....	16
Le Foyer des Sœurs Dominicaines.....	25
<i>Total.....</i>	<i>351</i>
<i>Chambres sans pension :</i>	
Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste.....	12
Maison Jeanne-d'Arc.....	35
Foyer Notre-Dame-de-la-Garde.....	30
<i>Total.....</i>	<i>77</i>
<i>Maisons d'accueil (ces maisons pour désemparées louent un certain nombre de chambres à des pensionnaires permanentes):</i>	
Notre-Dame-de-la-Protection.....	80
L'Accueil Jociste.....	60
<i>Total.....</i>	<i>140</i>
<i>Grand total.....</i>	<i>568</i>

Refuge: L'Aide à la femme, sans être un foyer, accepte toute femme qui a besoin d'hospitalisation. 25 lits sur 200 sont occupés par des femmes ou filles qui travaillent, les autres par des clientes d'hospices. Nous ne mentionnons pas le Foyer pour catholiques de langue anglaise tenu par les *Sisters of Service*, ni l'établissement du Y. W. C. A.

L'insuffisance de l'œuvre saute aux yeux si l'on songe au chiffre de la population féminine employée à Montréal, même en temps normal. Les plus récentes statistiques évaluent à 100,000 le nombre des jeunes

filles venues de la campagne s'employer dans notre ville. De ce nombre, toutes ne désirent pas loger dans des foyers. Mais on peut présumer qu'un bon nombre le feraient volontiers si elles le pouvaient. L'enquête n'a-t-elle pas révélé qu'une centaine de demandes par mois se voient refusées à plusieurs foyers?

Si l'on considère en outre que nos foyers sont très modestement équipés, qu'ils sont à peu près inconnus, — surtout de la population rurale, — on conclura que les demandes s'élèveraient chaque année à des milliers, si l'on pouvait recevoir les jeunes filles au moment où elles arrivent en ville.

Autre considération également probante: Ottawa, nous dit-on, a deux foyers d'une capacité de trois cents lits chacun pour subvenir aux exigences d'une population féminine très inférieure à la nôtre; Québec a trois foyers importants: ceux de la Protection de la Jeune Fille, du Bon-Pasteur, des Sœurs Franciscaines, outre quelques organisations secondaires; tandis que Montréal, avec une population plusieurs fois supérieure, ne peut offrir que cinq à six cents places permanentes.

La prostitution est l'une des conséquences de cette déficience qui met la jeune fille à la merci de faux protecteurs qui poussent l'impudence jusqu'à se faire accepter parfois sous le couvert d'une soi-disant association d'aide aux orphelines!

L'ŒUVRE DU FOYER

Le Foyer proprement dit n'est ni un hospice ni un internat sévère; c'est une hôtellerie, une maison de famille qui offre de saines conditions de vie, un milieu propice à l'épanouissement de la personnalité féminine et à la pratique de la vie chrétienne.

Que le Foyer exige un contrôle consciencieux des entrées tardives le soir, des visites aux chambres; que les pensionnaires n'y puissent recevoir leurs amis qu'au salon, et que tout scandale y soit prohibé, personne ne s'en étonnera! Les *Homes* de toutes dénominations imposent de semblables règlements.

Mais pour garder sa clientèle, pour soutenir la concurrence des pensions privées qui jouent défavorablement par le coupage des prix, l'absence de règle, les concessions de tout genre aux caprices et même à l'immoralité des étourdies, le Foyer devra offrir des compensations: un milieu bien vivant, agréable et avantageux.

Ah! si les murs de tous les foyers pouvaient entendre des confidences comme celle-ci: « Les appartements meublés, les pensions privées, ma chère, moi je connais ça! J'en ai assez!

— Au moins on a sa liberté...

— La liberté de faire des bêtises?

— Pardon, je ne tiens pas plus que toi à faire des bêtises, mais j'aime bien à parler quand ça me plaît

le soir, à manger à mon goût, aux heures qui me conviennent!

— Essaie de ces pensions où l'on s'amuse tant qu'on veut le soir, tu n'y resteras pas huit jours! Au moins, ici, on dort tranquille, on mange bien et, quand on s'y fait des amies, ça devient gai... En définitive, c'est la seule place où j'ai trouvé moyen d'économiser sur mon salaire! »

A ces avantages matériels, le Foyer doit ajouter des services sociaux. Il n'est pas une simple maison de pension comme les autres... Même les jeunes filles qui n'ont pas de problèmes particuliers ont droit d'y trouver une attention personnelle, surtout à certains moments. Une directrice qualifiée au point de vue psychologique et social, clairvoyante, expérimentée, peut exercer une influence décisive sur ces existences féminines à qui il manque cette chose essentielle: la vie de famille.

Une jeune fille se présente un jour envoyée par son curé. Intelligente, instruite, de bonne famille, elle n'avait jamais été dans l'obligation de gagner sa vie...

« Il m'a dit de venir vous voir... Mais je n'ai pas de quoi payer ma pension... »

— Aimeriez-vous l'enseignement privé ?

— Peut-être, mais je n'ai pas d'expérience.

— Essayez donc: l'expérience s'acquiert! En attendant, demeurez avec nous! »

Elle reste et sa carrière d'institutrice privée fut définitive. Parfois pour chasser le cafard elle s'offre à quelque œuvre de dévouement. Et l'on ne sait plus, de l'institution ou de la cliente, laquelle a le plus gagné à l'acte de charité confiante.

Deux fillettes de 15 et 16 ans frappent un jour à notre porte. Elles désirent travailler en ville. Un brin de causerie nous apprend qu'elles ne sont même pas baptisées! Elles viennent d'une région désolée par l'hérésie dans le Nord laurentien. Leur père ne les a jamais envoyées à la classe. Nous leur donnons le gîte. Elles rendent quelques services. Une pensionnaire, touchée de tant d'indigence, leur enseigne à lire. Telles autres les habillent. Nous leur proposons de se former au travail domestique afin de pouvoir gagner davantage. Et cela continue des semaines, des mois... Leur cœur en friche s'ouvre à la reconnaissance et à la lumière de la foi! Un jour de mai, sous le rayonnement de la Vierge, elles reçoivent le baptême et font leur première communion.

Quand l'appel de la solitude et des grands bois les reprend, avec le désir de revoir leur père, elles gagnèrent le Nord avec leur âme d'enfant que l'œuvre du Foyer a enrichie.

Telle jeune domestique, une habituée d'un foyer pour employées de maison dans l'ouest de la ville, disait à la directrice: « Que ferions-nous, ma Sœur, si nous n'avions pas notre foyer ? C'est vraiment notre chez nous! »

Effectivement, les jeunes bonnes y passent leurs journées de congé, s'y rencontrent le soir aux cours,

aux réunions récréatives, aux cercles d'étude. Elles y font leur retraite annuelle et s'y retrouvent même à certains jours, invitées au déjeuner de noce d'une compagne.

Tout foyer qui fait intégralement son œuvre devient centre d'apostolat social: non seulement de protection, de relèvement, d'orientation, mais encore d'éducation. Car ce qui manque le plus aux jeunes filles en pension, c'est l'initiation à la vie pratique, aux réalités quotidiennes, à l'entraide familiale: d'où égoïsme inconscient chez plusieurs. Le Foyer prévient cet écueil s'il prépare les fiancées d'aujourd'hui et de demain à la vie familiale qui les attend.

J'ose même dire que la manière dont le personnel des foyers s'acquitte des besognes domestiques constitue un enseignement quotidien *par l'exemple*, qui n'est pas le moins fructueux: les jeunes filles se rappelleront les gestes alertes, le sourire courageux de celles qui auront été un peu leur mère...

Mais nos foyers sont-ils équipés à cette fin ? Ont-ils les locaux et les accessoires nécessaires ? Un personnel suffisant ?

DIFFICULTÉS D'ORDRE ÉCONOMIQUE

Le défaut de ressources matérielles initiales pour lancer une entreprise d'envergure, puis l'instabilité de la clientèle, — surtout en temps de crise comme après 1929, — classent les Foyers parmi les risques.

On a récemment évalué au moins à \$35 par mois la pension nécessaire pour assurer la survie d'un foyer ordinaire. Les petites ouvrières ne la peuvent pas payer, non plus que la catégorie des jeunes filles handicapées en permanence par leur état de santé physique ou moral.

Il serait facile, semble-t-il, à une organisation digne de confiance, de prélever les secours charitables qui lanceraient l'œuvre, jusqu'au moment où notre société mettra la protection de la jeune fille au rang des grands problèmes de l'heure.

Quant à la conduite de ces foyers multipliés, réclamant un personnel considérable, on peut l'envisager avec optimisme: l'après-guerre libérera des équipes de femmes qui aspirent à des tâches féminines, sans rêver d'un foyer à elles. Leur expérience de la vie et leur courage seront singulièrement mûris. Elles seront aptes à des fonctions dirigeantes, à du service social ou à d'humbles tâches: il en faudra pour tous les postes.

Qui sait si les sociétés et instituts religieux adonnés depuis quelques années à cette tâche écrasante de pourvoir seuls à ces œuvres de protection ne prendront pas un essor inattendu, comme ce fut le cas des communautés enseignantes et hospitalières lorsque des conditions meilleures leur permirent de prendre la haute mer, toutes voiles déployées!

Alors les foyers pourraient devenir non seulement une digue indispensable au flot de l'immoralité, mais encore un important facteur de restauration familiale et sociale.

UN UNIVERSITAIRE CATHOLIQUE

Louis-Philippe AUDET

LA DATE du 15 juillet 1944 sera longtemps un jour de deuil pour les universitaires de cette province et du Canada tout entier, parce qu'elle rappellera la disparition tragique et inopinée de l'un des plus illustres fils du Canada français, le Frère Marie-Victorin. Dans un modeste travail publié au début de 1943, nous nous efforcions de mettre en lumière ses idées pédagogiques et son influence profonde dans le domaine de l'éducation. Nous terminions cette étude en écrivant :

Le directeur de l'Institut botanique est aujourd'hui en pleine maturité. Riche de l'expérience de près d'un demi-siècle consacré à l'éducation et aux recherches scientifiques, il peut parler avec une autorité que personne ne saurait lui contester. Souhaitons qu'il ait la santé nécessaire pour que l'étonnante fécondité de son esprit et les innombrables matériaux qu'il a amassés puissent s'explicitier sur un plan plus élevé et plus vaste pour le bénéfice de la science et de notre chère jeunesse.

Hélas! ce souhait ne devait pas se réaliser puisque la mort guettait sur la route, en cette soirée fatale, celui qui dormait paisiblement au terme d'une journée particulièrement féconde.

Nous voudrions aujourd'hui nous pencher quelques instants sur sa vie pour montrer que le Frère Marie-Victorin fut avant tout un universitaire catholique dans toute l'acception du terme. Son credo en cette matière, il l'a résumé en ces quelques lignes de 1941 :

Universitaires catholiques, notre devoir nous fut tracé naguère par ce grand universitaire que fut le cardinal Mercier : avoir l'âme haute, très haute; exceller dans l'art de chercher la vérité; ne pas prêcher mais rayonner; imposer le christianisme vrai par la valeur de ceux qui le professent. Et, passant à un domaine encore plus intime, j'ajoute, moi qui vous parle: établir dans nos âmes la ferme conviction que la connaissance, la science, la nature, l'amour, la foi, tout cela est un! Brandir humblement mais courageusement, d'une seule main, les deux flambeaux divins de la connaissance et de l'amour, et essayer de les passer aux autres hommes.

I. L'Université idéale, selon Marie-Victorin. — Il est encore trop tôt pour mesurer toute l'influence du Frère Marie-Victorin dans le domaine universitaire. Elle fut profonde, tenace et durable. Pendant vingt ans, il a été mêlé très intimement à cette vie fiévreuse. Il a compris l'étendue de la tâche confiée aux éducateurs responsables de l'orientation de notre vie intellectuelle par le truchement de l'Université. Il conçoit donc que ces écoles de haut savoir ne sont pas des usines mais bien des temples où doit battre une âme ardente. Et cette âme, c'est le culte qui s'y déroule, culte de la vérité, de la beauté et du service désintéressé. Si vous chassez cette âme, le temple devient une boutique et l'autel un étal!

La haute mission de nos universités consiste donc à organiser, inspirer et diriger. Elles doivent enseigner notre jeunesse, développer chez elle la faculté de classer et de synthétiser, lui apprendre à chercher et à découvrir de nouveaux faits, de nouvelles applications, de nouvelles lois. Cette influence de l'université doit descendre comme la pluie du ciel, de haut en bas, afin de pénétrer tous les étages de l'enseignement, le secondaire aussi bien que le primaire. Le Frère Marie-Victorin a souligné, en maintes occasions, l'importance capitale de ce mouvement de flexion vers l'école primaire, afin que le milieu soit constamment atteint et vivifié par le rayonnement de l'université. De cette manière le peuple sentira que l'université est sa maison parce qu'elle sera redevenue ce qu'elle était au moyen âge: la fontaine universelle du savoir. Afin de joindre les actes aux paroles, il a travaillé ferme dans son milieu à préparer des professeurs qualifiés pour les autres zones de l'enseignement. Il s'est penché vers la jeunesse de tous âges, afin de l'entraîner à sa suite à cette merveilleuse école qu'il appelait un jour « l'École de la Route ». Par son influence et grâce à son dynamisme sont nés par centaines des cercles de Jeunes Naturalistes dont les membres s'initient comme en se jouant aux secrets de la nature laurentienne.

Bref, la conception de l'université idéale, selon Marie-Victorin, se ramène à cette formule simpliste: que chacun dans sa sphère propre travaille à rendre excellents l'enseignement, les programmes d'étude et de recherches, et l'on aura du même coup assuré la perfection de l'université elle-même, qui n'est après tout que la somme totale de ses Facultés ou Écoles.

II. L'enseignement universitaire des Sciences. — Le Frère Marie-Victorin a intégré au plan particulier de ses activités professionnelles le credo universitaire dont nous venons de rappeler les principaux articles. Appelé en 1919 à fonder l'Institut botanique de l'Université de Montréal, il manifesta à l'accomplissement de cette tâche un courage à toute épreuve, qui mit en lumière ses qualités naturelles de gentilhomme aussi bien que les dons supérieurs d'intelligence et de cœur dont il était nanti. Il dut d'abord s'attaquer de front aux préjugés nombreux à cette époque, préjugés qu'il a d'ailleurs définis d'un mot très caractéristique: la peur de la science. L'essor scientifique d'aujourd'hui et la vogue inusitée de toutes les carrières scientifiques créent présentement un état d'esprit tel que le seul énoncé des poncifs d'alors nous fait sourire. Il reste tout de même établi que le Frère Marie-Victorin dut à cette époque assumer presque seul la lourde tâche de transformer cet

esprit à retardement: il y consacra le meilleur de ses énergies et de ses talents.

Il s'efforça d'abord de réhabiliter les études scientifiques et de populariser la véritable notion de la culture scientifique. Il s'entoura d'un cercle de jeunes professeurs qu'il forma à son école, selon des disciplines qu'il jugeait essentielles. Il fonda des sociétés scientifiques et fut l'un des principaux organisateurs de l'Association canadienne-française pour l'avancement des Sciences, plus simplement l'ACFAS, dont l'après-guerre nous permettra sans doute de mesurer tout le rayonnement. Ces collaborateurs immédiats sont aujourd'hui des hommes de pensée et d'action, bien entraînés aux disciplines des sciences d'observation; ils sont prêts à recueillir la succession du maître.

Les Sciences naturelles, particulièrement la botanique, furent le champ principal des activités du Frère Marie-Victorin. Son ambition principale durant ce quart de siècle consacré à la science fut de créer chez nous une véritable atmosphère scientifique, d'éveiller la curiosité de notre jeunesse pour la science pure, pour la recherche désintéressée de la vérité. Ceux qui sont au courant de nos progrès dans ce domaine conviendront que le directeur de l'Institut botanique n'avait pas placé trop haut son idéal, que non seulement il a fait avancer la science de quelques microns, mais qu'il a suscité « dans le monde de l'éducation et dans le public en général un mouvement considérable en faveur des sciences naturelles. Il a gagné de plus que la paix soit faite entre les trois ordres de l'enseignement sur la place à accorder aux sciences de la nature dans le cycle de nos préoccupations culturelles et dans l'économie de l'éducation nationale ».

III. La recherche scientifique. — La science se propage par l'enseignement, mais elle se vivifie par les travaux de recherche. Une institution scientifique qui ne produit pas est vouée au mépris et à la mort. Ces vérités élémentaires, admises par tout le monde en théorie, ont été, dès les temps héroïques, la loi fondamentale de l'Institut botanique. A preuve, deux textes qui ne manquent pas d'éloquence:

Les conférences sont sans doute l'une des manifestations de l'activité scientifique, mais elles ne sont pas l'activité scientifique elle-même! Elles ne remplacent pas, elles ne peuvent en aucune façon remplacer la vie du laboratoire.

Et cet autre:

Le véritable lien qui unit entre elles les universités du monde consiste surtout dans les publications qui portent de l'une à l'autre à la fois le résultat de leurs travaux respectifs et l'écho de leurs préoccupations intellectuelles. Les universités qui ne publient pas n'existent pas comme telles... Refuser obstinément d'aider les professeurs à publier leurs travaux, c'est à la fois écraser dans l'œuf leurs espérances d'épanouissement intellectuel, et continuer d'amasser sur ces universités le mépris du monde civilisé.

Pour être complète, cette étude devrait établir de quelle façon le Frère Marie-Victorin a mis en pratique sa conception de l'université et des problèmes univer-

sitaires. Nous l'avons fait dans l'ouvrage cité au début de cet article. De plus, nous croyons utile de signaler à l'attention du lecteur le magistral discours prononcé par le Frère Marie-Victorin, le 1^{er} février 1940, à la Société canadienne d'Histoire naturelle et intitulé: *Histoire de l'Institut botanique de l'Université de Montréal, 1920-1940*. Cette lecture constituera un merveilleux complément de ces lignes.

Le Frère Marie-Victorin restera dans l'histoire l'une des figures transcendantes de l'Université de Montréal. Il laisse des œuvres qui immortaliseront son souvenir. Il fut chez nous un novateur et un créateur. Sa réputation d'universitaire catholique et de savant a depuis longtemps franchi les bornes de notre pays: les productions et les travaux de l'Institut botanique lui ont valu une renommée internationale. Constatation pénible: peut-être était-il plus apprécié des étrangers que de ses compatriotes. La mort a fixé définitivement sa vie montante. Les héritiers de son esprit et les continuateurs de son œuvre garderont bien vivante, nous en sommes assuré, la flamme qu'il a allumée, il y a un quart de siècle, dans les modestes locaux de la rue Saint-Denis.

DOCUMENTAIRES

EN PLEINE BONZERIE

Louis BOUCHARD, S. J., et Léo-Paul BOURASSA, S. J.

NOUS REVENONS d'une randonnée en territoire païen, au célèbre pèlerinage bouddhique des Neuf montagnes fleuries *Tchio-Wa-Shan*. Plus de cent monastères de bonzes, plus de vingt-cinq couvents de bonzesses, des temples, des grottes sacrées, des piscines, toute la gamme des superstitions, dans un paysage incomparable.

En autobus, d'Anking jusque chez les Pères espagnols de Tsing-Yang, puis à bicyclette. Quatre Canadiens, un Basque, et un Chinois: les PP. Bourassa, Valois, Ricard, Bouchard, Arrizabalaga et Wang. Casque colonial, verres fumés, vêtements de cotonnade ne nous préservent pas de la chaleur. Ce qu'un Canadien sue, à bicyclette sous le soleil de Chine!

Au pied de la montagne, nos bicyclettes remisées, commence l'ascension de l'escalier de dix mille marches — vingt fois celui du mont Royal — qui nous conduit à Tien-Men, la *Porte du Ciel*, le lendemain midi. Tchio-Rhoi-Shan est une montagne consacrée à Bouddha. Les bonzes en ont fait un lieu de pèlerinage fameux dans tout l'Orient; ils y ont bâti une centaine de pagodes, soit disséminées dans un bosquet de bambous, de cèdres ou de sapins, soit perchées sur un pic dénudé. Les cannes de pêche, seul bambou connu au Canada, ne donnent pas la moindre idée d'une bambouseraie. Des arbres très longs et qui le paraissent encore plus, car ils sont minces sans paraître fluets, d'un bois vert tendre; un feuillage infiniment gracieux berçant à la brise des lames qui frémissent. La montagne en est couverte et jette une cascade ravissante de vert qui tombe des nues sur la terre. Le bambou est l'arbre providentiel de Chine: on en mange, on s'en chauffe, on s'en fabrique des vêtements; sa solidité incomparable le rend apte à tout, même à un service d'aqueduc. Les moines ont simplement creusé des bambous, ajustés l'un dans l'autre et branchés à un réservoir qui avale un ruisseau.

A deux endroits, l'escalier rampe le long de la paroi lisse du rocher: d'un côté, un mur de centaines de pieds, de l'autre, le ruisseau qui termine un précipice de huit cents pieds. Plus nous montons, plus le spectacle est grandiose. Et dire que ce paradis terrestre ne sait rien de Dieu...

Nous visitons chaque pagode. Au seuil, un bonze nous souhaite la bienvenue et nous conduit à la salle des hôtes. Nous nous asseyons autour d'une table, attendant que le domestique nous présente une serviette trempée d'eau bouillante pour nous rafraîchir. La politesse veut que nous nous lavions la figure et les mains avant de boire le thé et de goûter aux bonbons. Vient ensuite la sempiternelle question: « *Sien Sheng, Koué Kuo?* Monsieur, quel est votre honorable pays, votre honorable nom?... Trouvez-vous la Chine belle?... » Le F. Wang se charge de satisfaire la courtoisie.

Il est arrivé qu'un bonze commençât à nous expliquer sa religion, à faire de la propagande, qu'il Le F. Wang, qui connaît le bouddhisme aussi bien qu'eux, questionnait, transquestionnait avec tant d'aplomb qu'après deux minutes, l'interlocuteur était à quia. Une couple de fois, pourtant, il eut du fil à retordre: les bonzes lui posaient des objections pas mal serrées; alors, les Pères prêtres venaient à son secours, de sorte qu'il eut toujours le haut du pavé. Ces discussions finissaient ordinairement par du catéchisme le sourire aux lèvres, et nous nous séparions bons amis.

Vers six heures, nous arrivons à une grande pagode couverte de tuiles jaunes, richement décorée de sculptures sur bois et sur pierre. A même la montagne, un bijou de jardin où cèdres et sapins géants ombragent des kiosques au toit retroussé. Nous demandons l'hospitalité pour la nuit. Fort bien reçus comme partout: trois chambres à notre disposition. Rien du Frontenac, mais c'est propre, et l'on est en Chine.

Nous nous installons, quand un sourd bourdon commence à tinter. M. le bonze de l'hôtellerie nous invite à faire nos superstitions à M. Bouddha avant le repas du soir. Il nous conduit au temple, grande salle carrée d'une cinquantaine de pieds de côté, d'une quarantaine de hauteur. L'autel géant, appuyé au mur, consiste en une statue mastodonte de Bouddha redorée de frais, posée sur une énorme table de marbre finement sculptée. Devant l'autel, grande urne de bronze où brûle de l'encens; au centre du temple, un gros coussin rouge sur un trépied: c'est le prie-dieu du supérieur. Les autres sont rangés à gauche.

Quand tous sont en place, le supérieur donne du marteau sur un vase de bronze, et tous ensemble se prosternent trois fois, le front appuyé au sol, pendant que des bedeaux allument des bâtons d'encens et des chandelles rouges supplémentaires. Une fois les prosternations terminées, tous, debout, mains jointes, yeux baissés, psalmodient leurs prières d'un ton *lireux*, sur une cadence de marche funèbre. Après une minute ou deux de ce *braillage*, le ton et la cadence varient brusquement: le débit devient rapide et saccadé, accompagné de cinq ou six instruments de... bruit: sonnettes, gongs de bois, bourdon, tambour. Au milieu de ce tintamarre, ils processionnent en psalmodiant d'un air inspiré, suppliant, mais sans harmonie: *Omi Amitaba omitofu! omi amitaba omitofu!*... Le bruit des instruments va toujours grandissant: il s'agit de réveiller Bouddha, d'attirer son attention. Pendant ce tapage, l'encens brûle à profusion et remplit le temple de fumée odoriférante. Un bonze se détache, prend des bâtonnets d'argent et remplit un bol de riz qu'il présente solennellement à Bouddha. J'avoue qu'à certains moments, il me passait un petit frisson dans le dos: j'avais presque peur de voir Bouddha nous parler ou manger du riz. Les bonzes avaient l'air si convaincus que c'était à s'y laisser prendre! Et dire que ces belles cérémonies font probablement l'affaire du diable...

Quand le supérieur eut jugé que Bouddha avait entendu leur prière, chacun regagna sa place, refit la triple prostration, et, à la file indienne, on se rendit au réfectoire. Grande salle rectangulaire: des tables rustiques, longues mais très étroites, sont disposées dans le sens de la largeur. Chacun n'a pour vaisselle qu'un grand bol pour le riz et les légumes, un petit pour le thé, puis sa paire de bâtonnets. A un bout du réfectoire, trois gros chaudrons fument, pleins de riz, de légumes et de thé. Vu la métempsychose, les bonzes ne mangent ni poisson ni viande, et nous avons dû serrer nos sardines. A tour de rôle, chacun va remplir ses deux bols; il pourra répéter la dose. Le repas se prend toujours en silence ou avec de la lecture.

Les bonzes ont sur la tête deux rangées de cercles minuscules allant du front à la nuque. On nous explique volontiers qu'il s'agit là d'une cérémonie pratiquée le jour de la profession: un peu le symbole de la tonsure, sauf que chez eux, ces petits cercles sont produits par une brûlure dont on nous décrit le rit. Après deux ans de noviciat, les jeunes qui persévèrent s'approchent du supérieur général et demandent leur admission. Ils sont à genoux. Le supérieur leur fixe sur la tête des chandelles minuscules et les allume. Les chandelles se consomment à *ras le Chinois*, causant une douleur très forte, assure-t-on; mais c'est un gage de persévérance. Le bonze — la bonzesse aussi — est marqué pour la vie. Rien à y faire, même s'il quitte. Les cheveux ne repoussent plus. Les costumes diffèrent selon les communautés. Toujours la robe longue, croisée sur la poitrine, avec des manches très amples, mais la couleur varie: noir, gris, brun. Pour les cérémonies religieuses, tous revêtent la robe brune à décorations spéciales selon le rang.

Nous visitons le temple. L'invariable formule: statues colossales, gros tabourets ronds à leurs pieds, où les bonzes s'agenouillent, tambour ventru, toute une batterie d'ustensiles à fabriquer du rythme. Un splendide brûle-encens de bronze... Sur la galerie l'élégante colonne de marbre où l'on dépose la nourriture offerte aux dieux. Notre bonze assure que cette nourriture est toujours disparue le soir. Le scolastique Wang lui demande s'il croit vraiment que ce sont les dieux, et non pas les oiseaux ou les écureuils, très nombreux, sinon très élégants... Il se contente de sourire, et nous offre une collation: biscuits, fruits confits, toutes choses déjà goûtées, hormis un nouveau thé dont les bonzes ont patenté la culture: du thé blanc, absolument blanc. On apporte de l'eau très chaude où l'on jette des feuilles de thé froissées. Merveille! Au contact de l'eau ces feuilles s'ouvrent, toutes menues, très tendres, choisies à l'extrémité des branches. Elles tombent peu à peu au fond du verre: le thé est à point. L'eau n'a pas changé de couleur: elle demeure aussi limpide, aussi pure. Du thé avec des fleurs, donc aromatisé, d'une saveur très douce.

Le petit homme de quatorze ou quinze ans qui nous sert a l'air éveillé. Nous lui demandons s'il se prépare à devenir bonze. « Non. » Puis, à brûle-pourpoint: « Vous êtes chrétiens? Eh bien! moi, il y a trois ans, j'ai passé près de le devenir. » A preuve, il fait son signe de croix et récite l'*Ave Maria*. Il n'a pas reçu le baptême. Il était catéchumène à Tung-Shen (mission des Pères espagnols), quand son père mourut, le forçant à gagner sa vie. C'est ainsi qu'il échoua à cette pagode, où il gagne un dollar par année! Notre zélé F. Wang, après un bon catéchisme, lui fit promettre de réciter ses trois *avé* matin et soir. Au départ, nous lui donnons une médaille miraculeuse qui le préservera.

Le guide nous conduit voir les pauvres cellules et une guérite hexagonale d'une dizaine de pieds de rayon. Une porte basse y donne accès; il y fait sombre; nous ne distinguons que la lumière d'une petite lampe à l'huile et d'un bâton d'encens allumé devant une idole. Petit à petit, nous

apercevons un bonze debout, les mains jointes, les yeux baissés, entre un banc couvert de guenilles et une énorme cloche de bronze avec, en face, parallèle au sol et suspendue à des cordes, une solide bûche ronde qui sert de battant. C'est humide, macabre, on a l'impression d'entrer dans un tombeau. Nous nous inclinons devant le bonze pour les salutations d'usage. En réponse, le doigt sur la bouche, il nous présente un carton: *Ne me parlez pas*. Et il nous offre le thé de bienvenue. Depuis plus de trois ans, il vit dans ce trou noir et ne dit mot à âme qui vive. On lui apporte sa nourriture; s'il a besoin d'autre chose, il le demande par écrit. Il a consacré sa vie à prier jour et nuit pour les morts; il entretient un bâton d'encens au dieu des trépassés. Ce bâton brûle à côté d'une règle graduée. A tous les pouces environ, donc à peu près tous les quarts d'heure, il doit sonner la cloche et prier pour les défunts, donc ne jamais dormir plus d'un quart d'heure de suite.

Je l'examine à plaisir. Une belle figure vraiment, calme, reposée, où se reflète un intérieur pacifié. Il s'est assis sur la chaise sans dossier où il passe ses heures, à portée du billot qu'il doit balancer et lancer sur la cloche. Il est en méditation, comme les bouddhas des images: les mains à hauteur de poitrine, la paume renversée vers le ciel et se touchant du bout des doigts; les jambes croisées sous lui, de façon que le dessous des pieds aussi soit tourné vers le ciel. Il tient les yeux baissés. Immobilité absolue. A quoi pense-t-il?... Notre guide répond qu'il tâche de ne penser à rien, de faire le vide en lui-même, de disparaître en lui-même, de se supprimer pour se perdre en la divinité. Y a-t-il comme cela plusieurs ermites?... Deux seulement. C'est très difficile de le devenir, et ne l'est pas qui veut. Il faut avoir mené une vie irréprochable pendant quinze ans. La demande en doit être approuvée par les supérieurs et la communauté. Il faut jurer le silence pour la vie. Celui qui serait infidèle se verrait retirer sa permission, et priver pour toujours de tout privilège. En passant, on nous dit que bien des moines font des jeûnes complets (ni pain, ni eau, ni rien) pendant une ou deux semaines, même des mois, par pénitence; que d'autres se coupent les doigts... Le fait est rare, et je n'y croyais pas; mais précisément le lendemain j'ai vu un supérieur aux deux annulaires coupés. Par contre, pas de cilice ni les pénitences ordinaires de nos mortifiés, mais bien le chapitre hebdomadaire, où chacun s'accuse de ses fautes et reçoit la pénitence due: jeûne, journées de silence, travail supplémentaire, etc. En quittant le kiosque, vraiment édifiés mais un peu sceptiques, le P. Ricard me dit: « Je ne crois pas qu'il passe ainsi la nuit; ils doivent se remplacer et leurrer les gens. » Le P. Bouchard est un peu de cet avis. Pour en avoir le cœur net, nous nous arrangeons: chacun veillera une partie de la nuit pour s'assurer. C'était bien toujours le même, et chaque fois dans la même position: il semblait somnoler, mais, comme par un instinct de l'habitude ou un réflexe des nerfs, quand la lueur touchait la marque, immanquablement il tapait sa cloche. Nous prions pour la conversion de ces moines, évidemment sincères, car leur vie est rude.

Dans un sanctuaire, trois squelettes à la peau séchée, recouverte d'une mince couche d'or, sont exposés à la bouddhique, mains sur la poitrine, jambes croisées, tête couronnée: ce sont des bonzes canonisés, ce qui nous intéresse fort! Comment cela se fait-il?... D'abord, il faut avoir vécu saintement. A la mort, les bonzes ordinaires sont incinérés; on ne garde que leurs cendres. Mais si l'un a mené une vie exemplaire — et je ne doute vraiment pas qu'il y en ait — au lieu de le brûler, on dépose son corps dans une grande urne, qu'on nous montre. Cette urne est hermétiquement close. Après cinq ans, on l'ouvre, et si le cadavre n'est pas décomposé, seulement séché, le défunt est peut-être canonisable. Là ne finit pas l'épreuve: il doit, dans une apparition

au supérieur général, demander qu'on s'occupe de son affaire. Hélas! cette apparition a toujours eu lieu en rêve... Il doit de plus faire au moins deux miracles, dont un seul est de nature bien déterminée: le canonisable doit attirer les aumônes pour défrayer le coût de sa fête, qui se chiffre par milliers de dollars. L'autre miracle serait une guérison, un phénomène, un bienfait attribuable à son intercession. A la question du F. Wang: « Y a-t-il souvent des guérisons? » le bonze admet que les guérisons sont rares; que les miracles produits sont plus souvent l'arrêt d'un fléau, une récolte exceptionnelle. Tout de même, il faut dire qu'on procède sérieusement. Dans toute la montagne, château fort du bouddhisme depuis plusieurs siècles, il n'y a encore que neuf canonisés. De fait, nous n'en verrons pas plus.

Notre cicerone explique ses croyances, la signification des statues, cloches, vases de bronze et autres sculptures religieuses amassés là en grand nombre. Il dut trouver le F. Wang importun avec ses questions, surtout avec ses déductions. Tirant les conséquences naturelles d'une affirmation du bonze, aimablement notre Wang lui en démontrait la fausseté, parfois le ridicule, sans jamais le faire fâcher, tant il avait l'air sincère et désireux de croire...

Le vice-supérieur, affable et distingué, nous renseigne sur les moindres détails de leur vie: lever à trois heures et demie. Prière au temple, où il nous invite. Bien qu'éreintés, nous trouvons tous le courage de nous lever pour réciter matines chez les bonzes! La cérémonie ressemble pas mal à celle de la veille, sans rien de la sérénité de nos calmes Trappistes. Nos deux prêtres disent ensuite la messe dans leur chambre, bien sûr la première dans une pagode. Plusieurs moines assistent respectueusement et se prosternent comme nous, jusqu'à terre.

Un bol de riz, un bol de thé, et la reprise de l'ascension. Il fait chaud; un gros soleil de feu dépasse la crête, et pas la moindre brise. Enfin voici la Porte du Ciel (*Tien-men*). Nous comptons trouver là une super-pagode, non ce petit temple malpropre, qui fait penser aux maigres vaches du coteau de sable, favorisées d'une *saprée* belle vue! La Porte du Ciel, juchée sur le dernier pic, domine les alentours. De la vaste plate-forme de béton, vue d'ensemble du chemin parcouru: l'interminable escalier semble une capricieuse ficelle négligemment jetée sur la pente verte. Au loin, la plaine immense; les rizières, petits carreaux d'un damier géant. Derrière nous, d'autres montagnes pointues, à l'horizon, percent les nuages et s'y entremêlent. Je consacre à la sainte Vierge ces sommets grandioses. Je me défais de ma médaille-scapulaire, pour l'enfourer sous la mousse. A quand une église? un vrai pèlerinage?...

Le spectacle a compensé les fatigues de la montée. La descente fut plus harassante encore: le soir, en arrivant à la pagode où nous passons la seconde nuit, les crampes nous taraudent les mollets. Une nuit chez Bouddha nous allège pour reprendre l'escalier. Un détour pour visiter un prêtre taïste aux cheveux longs et au thé parfumé, qui vit solitaire dans une caverne, en face d'un ruisseau qui cascade de roc en roc. Un peu plus loin, une formidable cloche de bronze, la plus grosse du monde, paraît-il: elle aura vingt pieds de diamètre et trente de hauteur. Les fondeurs en ont cassé une partie en retirant les moules. Une équipe travaille à la refaire. Elle est destinée à un pic d'où on l'entendra à des milles quand un ermite y marquera ses quarts d'heure. Les dons arrivent de toute la Chine, même des Indes.

Le soir, cassés, fourbus, heureux du voyage, nous rentrons à Tsing-Yang. Puisse la Vierge de l'Annonciation amener au Sacré Cœur la Chine si patiente, si croyante, si naturellement chrétienne, — et si peu renseignée sur Dieu, sur le Christ, sur le but de la vie et de la mort.

HORIZON INTERNATIONAL

Depuis notre dernier tour d'horizon (août 1944), les événements se sont magnifiquement précipités. Ce fut, d'abord, la libération de la France. Avec une rapidité qui ne permettait pas de respirer aux soldats alliés triomphants, à l'ennemi en déroute, et à nos émotions qui éclataient, les noms des vieilles villes apparurent dans les communiqués et vingt siècles d'histoire se remirent à vivre. La soudaineté de la victoire nous laisse aussi joyeusement abasourdis que la déroutée de 1940 nous avait accablés. Il avait fallu, alors, plusieurs semaines pour comprendre l'immensité de notre malheur; il faudra du temps pour que nous comprenions toute la portée de la délivrance.

Le résultat a été achevé par une collaboration universelle. L'Angleterre commença par arrêter la marée allemande. Elle parle avec fierté de la dure époque où elle fut seule. *The year alone!* Ce fut une année épique. Autour de la tenace Albion se rallièrent les vestiges de ce qui avait été l'Europe militante. Le général de Gaulle commença le rassemblement de la résistance française qui devait achever, après quatre ans, tant de succès. Dans le blitz, les aviateurs polonais et belges se couvrirent de gloire. L'héroïque Serbie se rallia autour du général Mihailovic. Les pavillons hollandais et norvégiens apparurent sur tous les océans. Le Canada devint un immense réservoir de matières premières, de munitions, d'aviateurs. Les soldats de tout l'Empire apparurent sur tous les champs de bataille. Puis, ce fut l'invasion de la Russie; la longue résistance de l'armée rouge qui porta des coups terribles à la machine allemande. Pendant ce temps, l'Amérique s'armait.

Ce fut là, croyons-nous, un des plus grands prodiges de cette guerre. Quand, après Pearl Harbor, le président Roosevelt annonça ce qu'allait être la production des États-Unis, on crut qu'il parlait de choses impossibles. Le génie industriel américain, allié à l'élan magnifique de la population, transforma les États-Unis en un gigantesque arsenal dont l'univers bénéficia. Une fois la machine de guerre montée, le triomphe était certain. Des agités tentèrent de précipiter les choses en poussant hâtivement à l'ouverture d'un deuxième front. On attendit que l'on fût prêt.

D'autres problèmes devront encore être résolus. Ne nous arrêtons pas sur certains excès, difficilement évitables, qui eurent lieu en France aux premiers moments de la libération. La chasse aux « collaborateurs », vrais ou présumés, couvrira sans doute des vengeances personnelles, des rancunes locales, des visées politiques. Après les explosions de la première heure, le bon sens français réaffirmera ses droits.

Plus graves sont les inquiétudes exprimées par le Souverain Pontife dans son discours du 1^{er} septembre, prononcé peu de temps après la visite au Vatican de M. Winston Churchill. Si le Pape recommande la *fidélité à l'héritage de civilisation chrétienne et sa courageuse défense contre les tentatives athées et antichrétiennes*, fidélité qui ne peut être sacrifiée à des avantages transitoires et des combinaisons mouvantes, c'est qu'il sait que la civilisation chrétienne est menacée. Dans l'impatience que tous ressentiront d'être libérés des misères de la guerre, les propagandes les plus radicales trouveront un champ fertile. Il n'a pas besoin de nous parler de l'intransigeance totalitaire des communistes. Avec des précisions nouvelles, il réaffirme la doctrine de l'Église sur la propriété privée, sur les abus d'un capitalisme condamné par l'Église. Il fait un émouvant appel à l'esprit de charité et de collaboration. Il regrette que des quantités considérables de vivres, envoyées au Vatican, soient arrêtées en route.

Si l'on pouvait remplir les mains du Pape, si le Pape pouvait nourrir les affamés, habiller ceux qui sont nus, réunir les familles dispersées comme il voudrait le faire, il pourrait à lui seul sauver l'Europe comme il a sauvé Rome. Il fait encore une fois appel à la charité des catholiques à travers le monde. Qu'on ne laisse pas nos problèmes locaux pousser à l'arrière-plan cette préoccupation transcendente du Souverain Pontife. Si l'Europe affolée se jette dans la révolution, parce qu'on n'aura pas tout fait pour guérir son âme après avoir sauvé son corps, le désordre aura vite fait de traverser l'océan.

Dans un article qui parut dans *Life* (4 septembre), M. William C. Bullitt, naguère ambassadeur à Moscou et à Paris, aujourd'hui commandant dans l'armée française, fait un tour impressionnant d'horizon. Il se fait l'écho de ce qu'il a entendu à Rome. La grosse question que tout le monde se pose est celle-ci: *Will the result of this war be the subjugation of Europe by Moscow instead of Berlin?*

Le résultat de cette guerre sera-t-il la domination de l'Europe par Moscou au lieu de Berlin? Il analyse d'abord le sort qui a été fait à la Pologne par la Russie soviétique: 1,700,000 Polonais déportés de 1939 à 1941; l'établissement d'un gouvernement communiste en Pologne. Il se garde de donner une opinion personnelle, mais, dit-il, *les Romains s'attendent à ce que l'Union Soviétique domine la Finlande, l'Esthonie, la Lettonie, la Lithuanie, la Pologne, la Roumanie, la Bulgarie, la Hongrie et la Tchécoslovaquie*. Par des gouvernements provisoirement non communistes, les Soviétiques domineraient l'Europe jusqu'à l'Oder. De l'Oder à l'Elbe, l'Union Soviétique pourrait installer un gouvernement allemand de son choix. On craint également pour l'Autriche et la Yougoslavie. Les Romains espèrent que Britanniques, Anglais et Américains *pourront conserver l'Allemagne qui se trouve à l'ouest de l'Elbe libre du contrôle communiste, et qu'ils finiront par établir un gouvernement démocratique dans ce territoire et le rattacher à l'Occident par des liens économiques et idéologiques solides*.

Les Italiens savent que si les communistes gouvernent l'Italie, la main de Moscou sera posée sur le Pape.

Seuls, les Britanniques seront incapables d'assurer la stabilité de l'Europe; il faut la collaboration des États-Unis. L'article de M. Bullitt est terriblement impressionnant. Les quelques lignes citées plus haut n'en donnent qu'une très faible idée. Quiconque s'intéresse à l'avenir de la civilisation doit lire cette étude.

Naturellement, *Pravda* est en colère; elle accuse M. Bullitt d'être un menteur et de faire le jeu d'Hitler. Il y aurait, paraît-il, un mensonge à chacune des cinq lignes de l'article incriminé. *Pravda* accuse l'auteur américain d'être un *espion en faillite*.

AMÉRIQUE LATINE *POUR CERTAINES CHOSES,*
il vaut peut-être mieux parler de groupes de nations que de nations. Après tout, si Hitler se fait battre, il a tout de même réussi à nous faire accepter une bonne partie de sa théorie de « sphères d'influence ». Certaines des grandes Nations sont discrètes et modérées. D'autres le sont moins et ont des visées un peu colossales.

Après avoir donné à la Russie sa nouvelle Constitution, M. Staline expliqua aux communistes soviétiques comment ils devaient désormais expliquer patiemment aux fidèles l'inanité et la nocivité des pratiques religieuses. Cet appel à l'intelligence venait d'un homme intelligent. N'hésitons pas, de notre côté, à *expliquer patiemment* aux communistes la nocivité et l'inanité de certaines de leurs pratiques. D'après

un communiqué de Moscou en date du 6 septembre, notre revue aurait été citée par *la Guerre et la Classe ouvrière*, magazine soviétique. Nous avons donc fini par gagner l'oreille du Kremlin. C'est beaucoup plus satisfaisant que d'argumenter avec des communistes locaux, dont l'incapacité d'influencer la ligne générale du parti est notoire.

Un hebdomadaire mexicain, *Manana*, avait donc publié un long discours prononcé par le député communiste chilien Lafferte, au congrès communiste de Mexico, au cours d'une séance réservée aux dirigeants du parti. Le texte de ce discours — au moins en partie — fit le tour de nombreux journaux des deux Amériques, et il le méritait. *Manana* n'est pas une feuille vulgaire; c'est un des grands hebdomadaires mexicains. L'évidence interne nous poussait à reconnaître l'authenticité du document. Personne, sauf un communiste de grande classe, n'était à même de nous donner de telles précisions sur l'agitation communiste passée (voir tout particulièrement les références à l'action du Brésilien Prestes), et sur la situation présente des divers pays du point de vue de la révolution. Nous n'avions aucune raison valable de douter de ce texte. Le passer sous silence eût été trahir notre profession de journaliste. Depuis lors, d'ailleurs, ce document a été remis officiellement avec quelques autres au procureur général de la Justice de la République Mexicaine, M. Aguilar y Maya, qui l'a enseveli dans ses cartons. Nous n'avons pas encore eu écho d'une intelligente protestation de Lafferte.

Le document parut dans *l'Action catholique* le soir du 5 août. Dès le 12 août, un démenti parut dans *la Victoire* communiste de Montréal, avec photographie et signature de M. Ryerson, prétendant que le document était un faux, « fabriqué dans un but précis: celui de saboter un rapprochement diplomatique possible entre le Saint-Siège et l'U. R. S. S. ». Trois remarques:

1° Je croyais que le Komintern était supprimé. Si M. Ryerson avait eu des documents pour nous prouver que le discours en cause était un faux, je les aurais lus avec intérêt. Une violente apologie de ce genre ne peut signifier qu'une chose: que la solidarité internationale du communisme reste intacte.

2° Nous avons plus d'une fois exposé dans RELATIONS ce qui nous semblait être un terrain d'approche pour des conversations entre l'U. R. S. S. et le Saint-Siège. Nous ne sommes pas mandatés pour cela, mais notre longue étude sur le Concordat signé par le Saint-Siège et Alexandre III prouvait, ce semble, que pour qu'il y ait entente entre le Saint-Siège et l'U. R. S. S. il fallait qu'il y eût, en U. R. S. S., des intérêts religieux au sujet desquels on puisse parler. Nous concluons que la première chose à faire était de rétablir le culte catholique parmi les catholiques d'U. R. S. S., — au besoin, en invitant des prêtres catholiques en Russie et en Sibérie pour qu'ils puissent y administrer les sacrements. Le rapprochement diplomatique ne suivrait peut-être pas immédiatement, mais des jalons auraient été posés. Nous désirons infiniment plus que M. Ryerson le rétablissement de la paix entre l'U. R. S. S. et le Saint-Siège. M. Ryerson, hélas, ne comprend absolument rien à la question.

3° Le seul critère de M. Ryerson pour juger de la vérité ou de la fausseté d'un document est si ce document aide ou gêne les intérêts de son parti. Est vrai ce qui est conforme aux intérêts communistes; est faux ce qui les gêne. Donc, pour M. Ryerson, quiconque s'oppose à tel ou tel point de vue, posé par la ligne du parti, est nécessairement un menteur. Par contre, quiconque reste docilement dans la ligne est champion de la vérité. Il est très difficile de raisonner avec un homme pareil.

J'ai infiniment plus de respect pour les rédacteurs du *Vestnik* de Toronto, journal russe rédigé de main de maître. Ils laissèrent passer l'incident totalement sous silence.

C'était, pour des communistes qui veulent le rester, ce qu'il y avait de mieux à faire.

Ceci posé, continuons notre tournée en Amérique Latine.

COLOMBIE *D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE de Bogota (25 août) aux « Noticias Catolicas »*, service de nouvelles publié à Washington, « des représentants autorisés du parti libéral et du parti conservateur sont d'accord pour dire que le communisme représente un « immense péril » et la « ruine » pour la Colombie. En même temps, la presse catholique répète une fois de plus ses remarques aux fidèles sur l'interdiction d'appartenir au communisme ou de collaborer avec lui ».

Omettons ce que disent les conservateurs. Voici une citation de *El Tiempo*, libéral, que nous traduisons de la même correspondance:

Le parti socialiste démocratique est le nouveau nom officiel du courant communiste parmi nous; son chef et animateur, Gilberto Vieira, avec la franchise qui caractérise son action, déclara rondement au deuxième congrès national du parti que l'objectif concret est de réaliser parmi nous les doctrines de Marx, Lénine, Staline. Il annonce ensuite que le Parti a pu réunir un fonds de propagande de 25,000 pesos colombiens, « tandis que le parti libéral n'a jamais réussi à réunir une somme égale, ni même très inférieure ».

Le parti social démocratique aspire à mener au communisme les masses colombiennes; il ne veut pas être une petite chapelle de doctrinaires, mais un grand parti populaire; dans ce but, il n'a pas hésité à mettre tant d'eau dans son vin, que le breuvage en est devenu plus que suspect. L'effort pour le présenter comme innocent et extrêmement appétissant pour tous les palais — en même temps que d'autre part on ne dissimule pas les aspirations doctrinaires ultérieures — est tellement violent que les plus étourdis sont mis en méfiance.

Après diverses considérations sur la défense que doit entreprendre le parti libéral, *El Tiempo* conclut: « Le présent est plein de leçons que nous devons étudier; l'indolence inconsciente est le plus grave péril que nous devons combattre. Si nous ne le faisons pas de toutes nos forces, nous irons, les yeux ouverts, à des abîmes que seuls les aveugles volontaires ne peuvent pas voir. »

Dans son numéro de juin 1944, *Revista Javeriana* publie une longue étude sur le développement du communisme en Colombie depuis 1933 jusqu'à nos jours (pages 177-194). Résultats impressionnants: le mouvement syndical est largement dominé par les éléments communistes. Le comité exécutif de la Confédération des Travailleurs Colombiens est composé de dix-neuf libéraux et douze communistes, mais ce sont les camarades qui mènent.

Ici, en Colombie, remarque l'éditorial de *El Tiempo* (30 mars 1944), le commandement des forces ouvrières et, ce qui est plus grave, des syndicats ouvriers, est en train de passer aux mains du parti communiste, parti qui sait ce qu'il veut et où il va. Le congrès ouvrier de Bucaramanga, grâce à de très habiles manœuvres, eut une forte majorité communiste et fut dominé par les leaders communistes.

Le *Diario Popular*, feuille communiste de Bogota, remet à l'ordre du jour les vieilles campagnes contre la « féodalité », contre tout labeur social catholique et attaque énergiquement tout ce que le clergé essaie de faire dans les milieux ouvriers, même s'il s'agit du ministère le plus rigoureusement spirituel.

URUGUAY *D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE du 1^{er} juillet, il y eut à Montevideo un meeting catholique* auquel participèrent environ cent mille personnes qui défilèrent dans les rues de la ville. Il s'agissait d'un hommage au Pape, à l'occasion de la fête des saints apôtres Pierre et Paul (29 juin), pour les immenses services qu'il avait rendus aux blessés et prisonniers de tous

les pays belligérants. On avait désiré couronner la fête par une réunion à la salle du Service officiel de Diffusion radio-électrique. Le Conseil des Ministres refusa la salle aux catholiques, disant que « ni la salle ni le poste émetteur ne pouvaient servir à des actes de propagande politique et religieuse, ni pour fêter des dates qui peuvent signifier des attaques contre des gouvernements déterminés avec lesquels le Gouvernement soviétique est en rapports diplomatiques ». Ainsi, fêter les saints Pierre et Paul était une attaque contre la Russie!!! Le jour après avoir refusé la salle aux catholiques pour fêter le Pape, on la céda à d'autres pour fêter la Russie. *El Bien Publico*, journal catholique de Montevideo, remarqua ce manque de logique:

De cette salle, on attaqua le Saint-Siège (avec lequel l'Uruguay maintient des rapports diplomatiques. N.D.L.R.), sous les auspices de « l'Italie Libre »; la propagande communiste de l'U. G. T. rencontra la plus grande bonne volonté des autorités... C'est toujours là que la Mère Maria put raconter ses histoires tant qu'elle voulut, que les communistes hongrois, slaves, tous, purent déclamer leurs conférences dans leur langage de haine, dans le langage bégayant que nous entendîmes la nuit dernière...

ÉQUATEUR *L'INTERDICTION DU COMMUNISME*

vient d'être levée au Vénézuéla. Quant à l'Équateur, un journal communiste de Toronto nous annonce que quatre communistes furent élus comme députés aux récentes élections présidentielles. L'un d'entre eux, Vieira, a été immédiatement nommé ministre de l'Instruction publique. Ça marche! Rien d'étonnant à ce que le numéro courant du *Harper's Magazine* publie un long article sur « La coquetterie soviétique avec l'Amérique latine ». D'ici, il n'est pas facile de distinguer entre ce qui est soviétique et ce qui est communiste. Peut-être n'y a-t-il dans tout cela que du communisme local.

PAYS SLAVES *ON A REMARQUÉ que depuis plusieurs mois l'offensive soviétique contre la Prusse orientale était arrêtée.* Les Soviétiques s'installent dans les pays slaves et balkaniques. Ne cherchons pas à pénétrer les secrets militaires. Renvoyons les esprits curieux à l'article de M. Bullitt, cité plus haut.

Le scandale de Varsovie a créé une impression terrible dans le monde entier. Voici les faits; nous résumerons la lettre de E. White à la *Gazette* de Montréal du 13 septembre qui contient des informations que nous avons également recueillies ailleurs.

1° Le 26 juillet 1944, le Gouvernement polonais de Londres, qui jusqu'alors avait été en rapports continus avec l'*underground* de Varsovie, délégua au général Bor, chef de cet *underground*, les pouvoirs pour déclarer l'insurrection armée contre les Allemands.

2° Le lendemain, 27 juillet, le général Sosnkowski, commandant en chef des armées polonaises, mit en garde le général Bor contre une insurrection prématurée.

3° Le 30 juillet, Radio-Kosciusko, de Moscou, émit la proclamation suivante du *Comité polonais de Libération nationale*, créé par Moscou pour gouverner la Pologne à la place du gouvernement en exil:

Varsovie tremble au bruit du canon. Les armées soviétiques avancent et approchent de Praha. Elles viennent nous apporter notre délivrance. Quand les Allemands seront chassés de Praha, ils tenteront de s'accrocher à Varsovie et de tout détruire. A Bialystok, ils pillèrent durant six jours. Ils tuèrent des milliers de nos frères. Il faut tout faire pour éviter une répétition de ces horreurs à Varsovie.

Peuple de Varsovie, aux armes! Toute la population doit se rallier à l'armée de l'*underground*. Attaquez les Allemands. Les Allemands détruisent les édifices publics. Aidez l'Armée rouge à passer la Vistule. Informez-la et montrez-lui les meilleurs gués.

Plus d'un million d'habitants devraient devenir une armée d'un million d'hommes, luttant pour la délivrance et détruisant l'envahisseur allemand.

4° Le 1^{er} août, alors que les obus russes tombaient sur Varsovie, le général Bor proclama l'insurrection; 25,000 hommes se réunirent autour de lui et occupèrent un tiers de la ville, en particulier les trois ponts sur la Vistule qui relie Praha à Varsovie.

5° Le 5 août, l'armée rouge cessa de bombarder Varsovie et abandonna l'*underground* polonais aux Allemands. Les demandes d'aide adressées par le général Bor aux Soviétiques restèrent sans réponse.

6° Le général Bor fit alors appel aux autorités militaires anglaises et étatsuniennes pour qu'elles envoient des munitions et quelques avions. Les Soviétiques refusèrent aux aviateurs anglo-américains l'usage de champs d'aviation aux mains de l'armée rouge. Le 19 août, le *Wellington Evening Post* annonça que des avions de la R. A. F. partant de bases italiennes avaient fait un voyage aller et retour de 1,700 milles pour ravitailler Varsovie. Ces raids, achevés au prix d'énormes difficultés (il fallait traverser toute l'Allemagne), ont coûté de nombreuses vies anglaises. Après que vingt-sept bombardiers eurent été perdus, cette aide, semble-t-il, s'arrêta.

7° L'*underground* polonais fut laissé à lui-même quarante-cinq jours. Alors l'armée rouge recommença sa marche vers Varsovie.

Une seule conclusion s'impose: Russes et Allemands collaborèrent pour la destruction de l'*underground* polonais.

Telle est la thèse polonaise. La thèse russe commença à être affirmée le 12 août dans un éditorial du *Hamilton Spectator*; le lendemain, l'écrivain soviétique Boris Skomoroski écrivit à New-York un article plus étendu qui parut ensuite dans les journaux communistes de nos pays. Du même 13 août, le communiqué de Tass. Voici ce qu'écrivit le rédacteur du *Hamilton Spectator*, que nous citons d'après *Kronika Tygodniowa* du 19 août:

Les sources d'information alliées de Londres estiment qu'une erreur tragique a été commise par les réactionnaires polonais en convoquant l'*underground* de Varsovie aux armes l'après-midi du 1^{er} août. Le mot d'ordre était « Tempête »; il fut donné alors qu'une armée rouge avançait près de Varsovie. Le Gouvernement polonais de Londres et le haut commandement allemand conclurent que Varsovie allait être prise. La stratégie russe, par contre, était d'établir une tête de pont à 115 milles au sud de Varsovie. Des contre-attaques nazies tendaient alors à ralentir les avances russes.

Autant qu'on peut le savoir à Londres, le Gouvernement polonais ou les réactionnaires polonais qu'il faut blâmer pour cette action lamentable n'avertirent pas les gouvernements britannique ou américain de leur décision à convoquer l'*underground* de Varsovie à l'action. S'ils avaient agi ainsi, Londres ou Washington auraient pu consulter Moscou et apprendre officiellement si ceci pouvait se faire avec sûreté, et combien de temps il fallait attendre pour que Varsovie puisse être libérée par l'armée rouge.

La situation à Varsovie est poignante et triste; elle montre les résultats désastreux auxquels il faut s'attendre des actions de personnes irresponsables qui jouent pour le pouvoir politique avec les vies d'hommes braves, et s'efforcent de gagner leurs propres avantages au lieu de coopérer avec leurs Alliés.

Depuis cet éditorial du *Hamilton Spectator* qui semble avoir été, au Nouveau Monde, le premier coup de clairon de la fanfare communiste, les camarades n'ont fait que se répéter. Ils n'ont pas réussi à convaincre le public américain. La petite ruse de donner la primeur à un journal de langue anglaise nous semble un peu enfantine. En tout cas, le rédacteur en chef du *Saturday Night* consacra à la Pologne un émouvant article le 9 septembre 1944, reproduit ensuite dans la *Gazette* de Montréal du 14 septembre.

Joseph-H. LEDIT.

LIVRES RÉCENTS

VIE CHRÉTIENNE

A.-D. SERTILLANGES, O. P.: *Recueillement - Affinités - Devoirs - Spiritualité*. — Paris, Éditions Montaigne, 1938. Montréal, Éditions Fides, 1944. Quatre volumes de la collection « Vie intérieure », Tome I, 223 pp., T. II, 288 pp., T. III, 231 pp., T. IV, 254 pp. Chacun 19 cm.

AU SEUIL même du premier de ces quatre volumes, une pensée de Pascal nous indique l'ambition de l'auteur : « L'ordre de la pensée est de commencer par soi, par son auteur et sa fin. Or, à quoi pense le monde ? Jamais à cela ; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, à se bâtir, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme. »

Si l'homme est grand par sa pensée et par sa pensée projetée sur Dieu, il faut l'habituer à s'isoler du fracas de la vie pour prendre contact avec l'essentiel. A cette fin, le P. Sertillanges lui propose « dix minutes de culture spirituelle par jour ». Celui qui voudra fermer les yeux pour diviniser son existence trouvera d'abord dans *Recueillement* une série de courtes méditations sur la destinée, la connaissance de soi, la possession de soi, le temps, l'art de vivre, la richesse et la pauvreté, les vains désirs et les désirs vivifiants, le paradoxe de la douleur, la mort qui est un appel consolant pour celui qui, dans son recueillement quotidien, aura appris à espérer la pleine lumière.

— Avec *Affinités*, nous entrons dans la joie de la charité. Une mystérieuse alliance nous unit à Dieu et à notre prochain. La Trinité jaillit en nous. C'est la vie de la grâce. Celui qui songe sérieusement à ce don ineffable peut-il attaquer la Providence divine ? Le lecteur goûtera, en ces temps troublés, les huit méditations sur la Providence. Elles lui apprendront que les doutes sur ce grand mystère tomberaient si l'homme était assez sage pour ne pas oublier d'un côté l'immensité de l'œuvre divine et de l'autre l'exiguité de sa propre existence. L'œuvre de Dieu est nécessairement une œuvre de vie. Vie qui, un jour ou l'autre, bondit fraîche et rayonnante de la mort, de la douleur et du chaos. « Tout est vie et amour dans le vaste sein de l'Être. »

En parlant dans le volume précédent du jaillissement trinitaire en nous, œuvre et offre d'amour, le P. Sertillanges faisait remarquer que cette sublime présence était aussi une exigence d'amour. *Devoirs* détaille cette austère mais pacifiante exigence. Un mot résume tous nos devoirs : intégrité. « L'intégrité consiste, pour l'homme, à se rejoindre lui-même en sa plénitude et, image de Dieu au spirituel, à revêtir pour ainsi dire sa forme sacrée. » Cette intégrité luit à nos yeux comme un idéal. Comme elle est vraie et attristante, à la fois, cette réflexion, que « l'homme sait tout faire, excepté l'homme ! » Et cependant, c'est bien la plus belle œuvre d'art. Le lecteur trouvera dans ce volume la technique de cet art délicat.

— *Spiritualité*, le quatrième volume de la série, n'est pas un traité en forme sur la vie intérieure. L'auteur a rassemblé de courtes pensées qu'il a probablement notées au jour le jour. Les sujets de ces pensées sont, en somme, les mêmes que ceux des volumes précédents. Ce livre, moins original que les premiers, reste encore un bon instrument de culture spirituelle.

Il faut féliciter les responsables de cette réédition canadienne. Ces ouvrages sont susceptibles d'orienter puissamment vers une foi vécue. Ils seront appréciés des lecteurs qui peuvent assimiler une nourriture solide. Quand on sait, en effet, quel pénétrant esprit est le P. Sertillanges, on ne sera pas surpris de trouver souvent un style dense, exigeant une lecture lente si l'on désire toucher tous les contours d'une pensée forte qui saisit aisément les multiples rapports des êtres entre eux et avec Dieu. Mais, très souvent aussi, cette vigueur de la pensée est adoucie par des citations heureuses, signes d'une vaste culture, et par des vibrations délicates qui laissent soupçonner la finesse du psychologue et la chaleur intérieure de l'apôtre. L'apôtre sera récompensé de son labeur si, grâce à lui, les hommes, ses frères, réfléchissent en « fermant les yeux pour tout voir. Les yeux ouverts voient si peu de chose ! »

L'Immaculée-Conception.

Albert PLANTE.

SOCIOLOGIE

Race, Nation, Person. Social Aspects of the Race Problem. A Symposium. — New-York, Barnes & Noble, 1944. 436 pp., 23.5 cm.

EN 1938, le Saint-Siège censurait huit propositions extraites des doctrines racistes et totalitaires et, en même temps, demandait à toutes les universités catholiques du monde entier, de réfuter et de combattre les erreurs ainsi condamnées. Pour répondre à ce désir de Rome, *The Catholic University of America* fit appel à la collaboration de savants de réputation internationale et les chargea du procès des doctrines incriminées. Le présent livre contient les travaux de ces éminents collaborateurs, au nombre desquels figurent trois noms bien connus au Canada français : le P. J.-T. Delos, O. P., le P. Yves de la Brière, S. J., et Don Luigi Sturzo. On y rencontre, comme dans toutes les œuvres de ce genre, des répétitions et des redites, des hauts et des bas, mais le tout est fortement pensé et porte la marque des puissants esprits qui le composèrent. Outre les travaux des auteurs précédemment cités, nous nous permettons de signaler à l'attention un document remarquable d'originalité et de profondeur, — anonyme malheureusement par suite de la guerre — et qui s'intitule : *Catholic Personalism faces our Times*.

Aujourd'hui se discutent et plus encore demain se discuteront les rapports de la race et de la religion, de la personne et de la société, du nationalisme et de l'internationalisme, des groupements particuliers et de la société politique, de l'Église catholique et des différentes cultures nationales. Sur toutes ces questions controversées, le présent volume apporte des vues sûres et profondes, qui peuvent être une magnifique contribution à la solution des problèmes que pose l'édification de la cité future ; très modestement, l'un des auteurs avoue à ce sujet : « Our epoch stands in need of a new St. Thomas or a new Suarez to solve the difficulties which the theology of this new City raises. » En attendant que se lève un tel théologien, chacun pourra consulter avec plaisir et profit la somme magistrale que l'université catholique d'Amérique vient de publier sur la race, la nation et la personne.

Richard ARÈS.

L'Immaculée-Conception.

Jacques MARITAIN : *Principes d'une politique humaniste*. — New-York, Éditions de la Maison Française, 1944. 232 pp., 19 cm.

SOUS LE TITRE *Principes d'une politique humaniste*, Maritain a réuni cinq essais qui étaient déjà parus dans différents périodiques. Quoique d'aspect varié, ces dissertations font usage des mêmes principes et tendent au même but : les chapitres sur la conquête de la liberté, la démocratie et l'autorité, l'égalité et la fraternité humaines, la fin du machiavélisme proclament quel est le véritable progrès pour la société et pour la personne humaine ; ils s'inspirent de l'Évangile et d'une philosophie thomiste progressive.

Notons quelques pensées qui font centre. — La suprême liberté se gagne par la réalisation spirituelle de sa dépendance envers Celui qui, étant la Liberté même, libère les personnes, unies à Lui par sa grâce et par une soumission amoureuse à sa volonté. — Si les démocraties veulent triompher des épreuves de la guerre et même de la victoire, elles doivent se rappeler que les techniques matérielles et les richesses doivent être entièrement subordonnées à l'homme ; pour cela, une véritable révolution intellectuelle et morale est avant tout nécessaire. — La tragédie du chômage, la tragédie des réfugiés et des émigrants, la tragédie de la guerre sont le signe de graves désordres politiques auxquels chacun de nous doit travailler à porter remède, non pour n'importe quel motif, mais parce que Dieu a aimé les hommes et pour le respect dû à l'image de Dieu en chaque créature humaine. — La politique, quand elle est décidément séparée de l'éthique, devient une principauté démoniaque qui est l'antagoniste de l'Incarnation rédemptrice ; contrairement au machiavélisme, il faut soutenir que la politique est essentiellement morale, parce que l'éthique, qui veut la pleine réalité humaine du bien commun, est essentiellement pratique.

Jamais banal, parfois obscur, toujours philosophe et chrétien, Maritain a livré au public un recueil qui feraient bien de méditer les sages de notre Institut démocratique québécois et tous ceux qui veulent sauver et améliorer les démocraties. Ceux qui se préoccupent des problèmes politiques trouveront dans ces pages un écho de leurs discussions et des principes pour les résoudre.

L'Immaculée-Conception.

Frédéric SAINTONGE.

GÉOGRAPHIE

Benoît BROUILLETTE: *Le Canada par l'image.* — Montréal, Éditions Beauchemin, 1944. 143 pp., 24,5 cm.

C'EST UN FILM animé de statistiques neuves et de réflexions originales que déroule l'auteur sur Montréal, le Québec et le Canada. L'introduction nous rappelle comment la géographie est devenue une des sciences les plus humanisantes et expose une excellente méthode de l'enseigner. L'A. ramène ses observations aux facteurs essentiels: physique, humain, économique; mais cette vue précise des milieux étudiés, il la colore par des vues d'ensemble, des photos appropriées, des comparaisons avec les pays d'Europe. L'étude de la structure du sol découvre des mines très riches et presque à fleur de terre. Nos industries sont l'objet d'une étude critique qui signale le danger du déboisement, note la pauvreté de moyens de l'industrie de la pêche et surtout du sucre d'érable, suggère la culture de produits que nous importons en grande quantité comme le lin, la laine, le sucre, etc. Des chiffres renseignent sur le peuplement du Canada, l'apport de chaque race, la répartition des habitants dans les différents centres.

Ce volume, qui révèle ou rappelle tant de choses, garde néanmoins le charme d'une promenade éducative; on y apprend à voir, à aimer son pays, à concevoir avec réalisme les améliorations qui aideront à sa prospérité. Son succès est de bon augure.

Sault-au-Récollet.

Lucien ÉTHIER.

Arthur LEPAGE: *Normandie et Bretagne.* — Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944. 247 pp., 20,5 cm.

C'EST « récit d'un voyage au pays de l'herbage » nous promène au pays de l'invasion alliée: Cherbourg, Caen, Brest, Nantes et leurs environs aux jours prospères de 1939. L'A. sait photographier la vie, citer les guides et tirer des conclusions pour notre agriculture, peut-être aussi pour notre hôtellerie, car il dit avec plaisir ce qu'il a bu et mangé. Souhaitons qu'au moins le cidre nous vienne à la bouche! Un appendice traite de la transplantation des Lepage à Rimouski et à Terrebonne. L'écriture est de style calepin, assez négligée, relevée de 150 illustrations et cartes. Les événements de guerre donnent aux villages parcourus une heureuse actualité: leurs noms reviennent souvent chaque jour dans les nouvelles.

Alexandre DUGRÉ.

Maurice BEDEL: *Géographie de mille hectares.* — Paris, Éditions Grasset; Montréal, Éditions Beauchemin, 1943. 140 pp., 19 cm.

LE TITRE dit bien la chose, mais il ne dit ni la manière aimable, ni le ton enjoué, ni le tour poétique et profond. L'A. a la science et surtout l'amour: il n'a pas disséqué son sujet pour en faire un rapport exact et froid de laboratoire; il nous le présente avec toute son âme débordante de beauté, de prière et de chansons, où l'on retrouve, toute pure, la belle âme paysanne de la France.

Le style coloré, concret traduit sans effort toutes les nuances et les délicatesses du sujet. Après avoir puisé à la source, on dirait que l'auteur veut nous en abreuver sans en laisser perdre une seule goutte. Tout s'anime avec lui, tout respire, tout parle comme dans un conte de fées, sans trahir jamais l'observation ni même la technique du sujet: la carte, les eaux, le relief, l'horizon, la flore, la faune, le langage: toute une géographie; mais aussi, toute la poésie, le charme, la force de la vie. Nos moroses manuels de géographie et même nos professeurs pourraient s'en inspirer avec profit...

L'Immaculée-Conception.

Albert ROY.

LITTÉRATURE

Rex DESMARCHAIS: *La Chesnaie.* — Montréal, Éditions de l'Arbre, 1942. 294 pp., 19,5 cm.

« CETTE HISTOIRE de la Chesnaie est le fruit amer et aimé d'une lente maturation », affirme l'auteur. Hugues Laroque est un de ces volontaires à forte mâchoire, purs d'idées, qui angariaient toute énergie qui les entoure, hommes et choses, aux fins qu'ils s'imaginent avoir choisies. Hugues Laroque entend brasser l'État Libre Dictatorial de la Nouvelle-France. Vrai tourbillon, il entraîne l'activité hésitante et poussive de quelques associés dans la double organisation de « la Société Secrète Dictatoriale » et du journal *la Nouvelle-France*. Il engouffre dans l'aventure le petit héritage du veule esthète Alain Després. Et au moment où tout l'échafaudage est sur le point de crouler, la mort de Laroque, survenue accidentellement dans une algarade, ramène les choses au point de départ. « Mais une fois émise, l'Idée plane immortellement sur les ailes de l'Esprit. (...) De là elle fond sur l'homme élu et le marque de son sceau: elle dépose en lui une fièvre qui transforme son cœur et sa tête. »

L'auteur se défend dès la préface de faire un roman d'idées. Cependant, l'idée centrale du roman est trop importante et d'un poids trop lourd pour que l'attention se porte surtout sur les caractères. Par ailleurs, les héros principaux, dans la mesure même où ils ont de la consistance, sont d'une valeur humaine trop inférieure à celle de l'idée qui les conduit pour ne pas décevoir, et cette idée méritait de meilleurs hommes. D'ailleurs dans la réalité comme dans le roman on peut dire que c'est une idée malheureuse dans ses amis. Quelques personnages secondaires sont mieux réussis que les principaux: Claire, Bellefeuille, Lantier.

Quant à l'écriture, c'est en vain qu'on y chercherait la précision du mot qui fait voir, toucher, sentir; les vocables sont rarement dictés par la brûlure de la sensation directe. Certaines parties sont vraiment négligées: « Cette année-là, si la chaleur accabla les premiers jours de septembre, la fin d'août laissa pressentir l'automne. Laroque avait réfléchi que (sic) l'entretien des travailleurs coûterait davantage. » Quelques dialogues cependant nous font voir par leur naturel et leur style vraiment parlé ce qu'on est en droit d'espérer de l'auteur, dont cette œuvre garde tout l'intérêt d'un ouvrage canadien de création, chose précieuse parce que rare chez nous.

Jacques TREMBLAY.

André GIDE: *Interviews imaginaires.* — New-York, Éditions Jacques Shiffirin, 1943. 245 pp., 20 cm.

PROPOS SUR L'ART D'ÉCRIRE, l'avenir de la poésie en France, le rythme; jugements sur Goethe, Hugo, Mallarmé, Chardonne; pages de journal décrivant l'entrée des Alliés à Tunis. L'ensemble est inoffensif, mais plusieurs passages appellent des réserves, des corrections (20, 27, 151, 165). Notons de plus que la forme dialoguée, adoptée par l'auteur, favorise les déguisements de la pensée, les reprises, les compromis. Du style, il faut admirer le dépouillement, la simplicité linéaire.

Collège Jean-de-Brébeuf.

René LATOURELLE.

Romain ROLLAND: *Jean Christophe.* Tome I, L'Aube; tome II, Le Matin. — Paris, Société d'Éditions littéraires et artistiques, 1907; Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1944. 209 et 214 pp., 19,5 cm.

Romain ROLLAND: *Vie de Beethoven.* — Paris, Hachette; Montréal, Éditions Variétés, 1944. 186 pp., 19,5 cm.

ÉVIDEMMENT les éditeurs canadiens de Romain Rolland ont leurs raisons... René Johannet, qui juge plutôt du point de vue de la valeur littéraire et artistique, pense que R. R. est « l'un des plus illustres cacographes du siècle et qu'il manque totalement d'invention ». « Œuvre de régression sans autorité et de valeur nulle. »

Paul BÉLINAU.

L'Immaculée-Conception.

BROCHURES ET PLAQUETTES

Henri BINET: *La Juridiction du travail.* Cahiers E. S. S. P. E., vol. II, n° 8. — Québec, Éditions du Cap Diamant, 1943. 32 pp., 18 cm.

H. McD. CLOKIE: *Moscow Conference Behind the Headlines,* vol. III, n° 10. Toronto, C. I. I. A. 1943. 28 pp., 20,4 cm.

L'ÉCOLE DES BIBLIOTHÉCAIRES

LE NOMBRE des bibliothèques va croissant; chaque année, des collections plus importantes de livres en couvrent les rayons. Les clients réclament de ces institutions des services plus nombreux et plus variés. Ces demandes nécessitent l'établissement d'un rouage plus compliqué et plus parfait, dont le fonctionnement requiert un personnel mieux formé.

Le conservateur de la bibliothèque moderne et ses aides ne peuvent plus être des autodidactes; les aptitudes et une formation pratique ne suffisent plus. Leur profession, tout comme une autre, demande un enseignement théorique spécial et un apprentissage pratique, avant d'assumer la charge d'une bibliothèque, et non pas être le résultat d'une telle tâche.

Depuis plus de cinquante ans, les pays d'Europe et les États-Unis ont compris la nécessité de l'école technique de bibliothéconomie. Au Canada, l'université McGill et celle de Toronto possèdent chacune une école de bibliothécaires. Jusqu'à 1937, le Canadien de langue française qui désirait se qualifier dans cette branche devait fréquenter les écoles anglophones du Canada et des États-Unis.

Au mois de mai 1937, un groupe de bibliothécaires, de bibliophiles et de bibliographes fondait l'École des bibliothécaires de l'Université de Montréal. Celle-ci a pour objet de dispenser, en langue française, l'enseignement des connaissances nécessaires aux bibliothécaires, c'est-à-dire à toutes les personnes, religieuses ou laïques, commises à la garde d'un dépôt de livres dans une institution publique ou privée.

Cet enseignement ne prétend pas produire des savants; il se contente de donner aux élèves une idée générale du travail dans une bibliothèque. Il s'appuie sur les méthodes françaises et américaines, adaptées aux milieux canadiens-français et catholiques.

L'École attache une importance prépondérante à l'étude théorique et pratique de la bibliographie. Un tiers environ des deux cents cours au programme portent sur ce sujet. Les répertoires bibliographiques français et anglais, les sources de l'histoire générale, de l'histoire du Canada et de celle de l'Église, sont étudiés à loisir. Quelques cours sur la technique et l'histoire du livre, et sur l'art de compiler et d'ordonner une bibliographie, viennent parfaire cet enseignement. Chaque élève doit, en outre, afin d'obtenir son diplôme, présenter la bibliographie d'un des écrivains de chez nous. Déjà plus de cent cinquante bibliographies, dont quelques-unes considérables, ont été compilées.

Les systèmes de classification et les méthodes de catalogage font l'objet d'une attention particulière. Des cours sur l'administration des bibliothèques, sur les principes qui doivent diriger le choix des livres, sur l'organisation des bibliothèques spécialisées, sur la reliure, sur l'histoire des bibliothèques, sur la censure et sur l'index, complètent cette formation élémentaire du futur bibliothécaire.

L'École des bibliothécaires admet premièrement les personnes engagées dans le travail des bibliothèques et celles qui désirent s'y consacrer. Mais elle accueille aussi avec empressement tous ceux qui s'intéressent au livre.

Le candidat à l'étude de la bibliothéconomie doit posséder, au moins, un diplôme d'école supérieure. Il doit aussi aimer les livres et la lecture, être bien au fait de la littérature des divers pays, et être animé du désir de contribuer au développement intellectuel de ses semblables.

L'École des bibliothécaires
de l'Université de Montréal.

J.-A. BRUNET,
Directeur des études.

Chez tous les libraires

Le VERGER

ROMAN

par
Claude Dablon

Le romancier a su peindre très agréablement un milieu familial bourgeois d'une honnête moyenne et à plusieurs traits son récit devient une étude de moeurs canadiennes-françaises d'excellente qualité. (L'Action Nationale.)

On trouvera difficilement une histoire d'amour, entre adolescents, aussi naturellement conduite.

(L'Enseignement Secondaire.)

Fort bien écrit.

(Le Travailleur.)

204 pages

75 cents

Hommage
de

La Compagnie d'Autobus
de Charlesbourg, Limitée

Téléphone 8513

Dr G. BEAUDET
Président

GEO.-O. PARADIS
Vice-président

PIERRE GARON
Secrétaire-Trésorier

Achète BIEN
qui achète chez

Dupuis Frères
LIMITÉE

Nous vous invitons
à venir vérifier le
bien-fondé de cette
devise lorsque vous
aurez des achats
à faire.

PLatzau
5151

865 EST, RUE STE-CATHERINE

TÉL. FALKIRK 1116
ÉCHANGE PRIVÉ

Charbonneau
Limitée

Fabricants de

BISCUITS
CONFISERIES
et
PÂTES ALIMENTAIRES

1800, RUE NICOLET
MONTRÉAL

En trois mots

¶ Aux États-Unis, les Unions ouvrières sérieuses vont réclamer une législation contre les *rackets* des malhonnêtes et des *gangsters*. On veut prévenir la rancune des soldats et des civils. Certains abus de la liberté, grèves et terrorisme, n'ont rien de la justice ni de la démocratie.

¶ Le fonctionnarisme américain, que nous imitons trop, fait parler de lui: 2,200,000 fonctionnaires, sans parler des militaires, au lieu de 565,000 en 1933, et de 1,100,000 au plus fort de l'autre guerre. Beaucoup profitent plus du budget public que le public ne profite de leur « service civil ». « On peut perdre la guerre à cause du gaspillage », a crié un sénateur...

¶ Le Barreau de Montréal, à la suggestion de M^e Antonio Perrault, bâtonnier de la province, a d'un accord unanime rétabli l'antique coutume de la messe pour marquer l'ouverture de l'année judiciaire. Cela mérite mention et félicitations. Le Saint-Esprit doit inspirer le prétoire, autant que les écoles. La Justice est la santé des nations.

¶ On a remarqué l'insistance de la propagande alliée contre l'Argentine, pays latin, catholique, grand ami de la France, mais coupable d'être fier, de rester calme, de ne pas entrer en guerre. Par contre, la Suède a toujours fait et *continue* de faire un lucratif commerce avec Hitler, sans qu'on l'assomme de reproches: elle est protestante et protégée par de puissants intérêts.

¶ L'honorable M. Douglas annonce que la Saskatchewan va économiser en supprimant quelques-unes de ses treize Commissions, plus ou moins utiles. Notre Québec pourrait en faire autant. Depuis les grèves plusieurs se demandent à quoi sert, par exemple, la dispendieuse Commission du Tramway...

¶ *Time* est heureux des décorations accordées par Londres à nos soldats Couture et Gernaey qui ont si bien gardé le document archi-secret de Québec sur l'invasion de la France; puis il se demande ce qu'on a donné à l'expert qui l'a laissé traîner?

¶ Les bagarres, les recomptages et les racontages d'élections démontrent aux démocrates sérieux que le parlementarisme devra faire du nettoyage s'il veut prévenir le scepticisme des électeurs: on demande la *carte d'identité* obligatoire au scrutin.

¶ On prédit la faillite de la betteraverie de Saint-Hilaire. Pourquoi ne pas la tourner en cidrerie? Les pommes sont là, tout près. Et quel marché grand ouvert d'Halifax à Vancouver!

¶ A-t-on arrêté les incendiaires de la synagogue de Québec? Étaient-ce des fascistes? Le feu a-t-il pris par dedans ou par dehors? Les dommages sont-ils de \$10,000 ou de \$600? Les dépêches ne devraient-elles pas renseigner — ou réparer?...

¶ Sous prétexte que « la répétition crée la réputation », la radio sert à n'importe quoi. Les Américains sensés en ont plein le dos des sottises annonces qui abusent de leur patience. Ils organisent les protestations auprès des annonceurs et des postes. Faisons pareil. Ne laissons pas entrer chez nous de langage imbécile ou de folichonneries. Les éducateurs ont assez de peine sans cela.

¶ Les autorités fédérales ont choisi M. Augustin Frigon comme gérant général de la Société Radio-Canada. Une belle et bonne nomination dont il convient de féliciter le nouveau titulaire et ceux qui l'ont nommé.

UN PATRON PARLE à SES CONTREMAÎTRES

Neuvième message

Le problème des absences au travail, l'instabilité de la main-d'oeuvre, la lutte des classes, sous-jacente à la propagande de certaines unions, rendent, comme vous le savez, de plus en plus difficiles les relations entre patrons et ouvriers.

Un service de bien-être social à l'usine s'introduit actuellement dans les établissements industriels, qui crée un trait d'amitié et d'entraide, s'emploie à corriger erreurs et injustices, instaure un esprit de famille et de fraternité par lequel la vie devient plus saine, plus agréable et plus joyeuse pour l'ouvrier. Ce service social n'est pas une atteinte à votre autorité : il complète l'action du patron, et, nécessairement, la vôtre puisque le contremaître est la continuation du patron.



SLATER

POUR HOMMES ET FEMMES

Extrait de
« DIRECTIVES aux
CONTREMAÎTRES »

par

M. EUGÈNE GIBEAU

président de
The SLATER Shoe

et de

L'Association Professionnelle
des Industriels

Que ferez-vous de vos fils?

DES MÉDECINS ? DES INGÉNIEURS ?
DES AVOCATS ? DES HOMMES D'AFFAIRES ?

Quels que soient vos moyens de fortune

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée par le Secrétariat provincial)

vous offre de leur faciliter le succès dans les
CARRIÈRES ÉCONOMIQUES par la COMPÉTENCE

- A ceux qui peuvent se payer une formation universitaire, elle donne
ses COURS DU JOUR

De trois à cinq années d'études selon le degré de préparation du candidat.
Titres universitaires : *licence en sciences commerciales, licence en sciences comptables*. Ce dernier titre donne droit d'admission automatique dans les associations d'experts-comptables (C. A., C. P. A., L. I. C.).

- Aux autres, elle destine ses COURS DU SOIR
Où tout en gagnant sa vie l'étudiant peut préparer un *diplôme commercial* ou divers *certificats d'études*. La section comptable prépare aux examens d'admission dans les associations d'experts-comptables.

Demandez notre prospectus
gratuit au Directeur

535, avenue Viger
Montréal

PLACEMENTS RECOMMANDÉS

NOUVELLES ÉMISSIONS

		ÉCHÉANCE	PRIX	REND.
\$100,000.00	Les Sœurs de Miséricorde de Montréal	3%	1^{er} mars 1951 au 1^{er} sept. 1959	100.00 3.00
50,000.00	Cité de Sorel	3 1/4%	1^{er} mai 1952 au 1^{er} mai 1955	100.00 3.25
10,000.00	Cité de Montréal	3 1/4%	1^{er} novembre 1953	100.00 3.25

CRÉDIT INTERPROVINCIAL, Limitée

10 OUEST, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL - - - - - BELair 2614

CONSEIL D'ADMINISTRATION

J.-Louis LÉVESQUE, président
 Aimé DOMINGUE, directeur général

J.-A. BOIVIN, N. P. (Berthierville), vice-président
 Représentants : Lucien AUBIN (Joliette) • René LAPLANTE (Beauharnois)

J.-Georges DUBÉ (Rimouski), directeur
 Vianney FAVREAU, secrétaire

Votre testament!

Souvent trop occupé de ses propres affaires, l'exécuteur testamentaire particulier n'a pas le temps voulu et que demande l'administration efficace d'une succession.

Nommez cette Société votre Exécuteur testamentaire. Elle a été créée dans ce but et possède ces garanties :

COMPÉTENCE
PERMANENCE
SÉCURITÉ —

qu'aucune personne en particulier ne peut offrir

Le Sun Trust Limitée

JOSEPH SIMARD, O. B. E.
président

ALBERT HUDON

HON. J.-A. BRILLANT, C. L.

HERVÉ PRÉVOST
directeur général

vice-présidents

GÉRARD FAVREAU
secrétaire

J.-H. CHRÉTIEN
gérant à Québec

Siège social:
10 ouest, rue St-Jacques
MONTRÉAL

Succursale:
132, rue St-Pierre
QUÉBEC

*Avec
les hommages
de la maison*

MONGEAU & ROBERT

Cie Ltée

CHARBON
HUILE À CHAUFFAGE

1600 est, rue Marie-Anne - Montréal

"Relations" vous plaît, passez-le à vos amis